

## L'É. N. S. de Saint-Cloud dans les années 1930-1940 : témoignage d'Eugène Delteil

Pour citer ce texte : "L'É. N. S. de Saint-Cloud dans les années 1930-1940 : témoignage d'Eugène Delteil". Site de l'AEENS, Archives privées J. Delteil. URL: <http://www.lyon-normalesup.org>

Nous vous présentons ci-après des extraits du manuscrit autobiographique d'Eugène Delteil, né le 1<sup>er</sup> juillet 1911 à Parisot, Tarn-et-Garonne, et décédé le 25 mars 1993 à Montauban, Tarn-et-Garonne. Certains chapitres de ce manuscrit, concernant la vie à l'École, ont été transmis à notre association par Pierre Arnould, l'un de ses condisciples et l'un de nos adhérents. Nous avons alors recherché les enfants d'Eugène Delteil afin de voir comment donner plus d'audience à cet intéressant témoignage. L'un de ses fils, Jean Delteil, nous a apporté des éclaircissements sur le manuscrit et la carrière de son père, et il nous a procuré les photographies des promotions de son père à l'ÉNS de Saint-Cloud, successivement en tant qu'élève (1931) et en tant qu'élève-inspecteur (1938) reproduites dans le Bulletin 2010 avec le début du texte présenté ici.

L'édition du manuscrit a été menée à bien par Danielle Alloin, Christine de Buzon et Hélène Simon-Lorière et la transcription a été relue et amendée par Jean Delteil à qui nous exprimons notre profonde gratitude.

Nous remercions la famille d'Eugène Delteil d'autoriser la publication de ce manuscrit inédit.

Eugène Delteil a passé son enfance à Parisot dans le département du Tarn-et-Garonne. Il fut élève de l'école normale de Montauban avant d'entrer à l'ÉNS de Saint-Cloud en 1931. Il est l'auteur, avec Paul Maréchal de deux ouvrages : *Comment enseigner la géographie locale et régionale*, Paris : Nathan, 1958, 219 p., préface de Maurice David, inspecteur général de l'instruction publique et de *Beauce et Perche, les souvenirs du passé, guide pour l'étude de l'histoire locale et régionale à l'usage des écoliers de l'Eure-et-Loir*, Paris : Institut pédagogique national, 1960, 96 p. Avec sa femme, Marguerite Delteil, il a traduit de l'anglais les *Etudes sur le fédéralisme* de Robert R. Bowie et Carl J. Friedrich, Paris : Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1962, 678 p. Par ailleurs, il a préfacé le livre de lecture courante pour le cours moyen et supérieur intitulé *Le Voyage d'Edgar* d'Édouard Peisson (1896-1963), Paris : Larousse, 1953, 393 p.

Dans une lettre à Danielle Alloin en date du 25 octobre 2009, Jean Delteil indique que le manuscrit complet a été rédigé pendant l'hiver 1980-81 et il procure la table des chapitres que vous retrouverez à la fin de ce texte.

L'ensemble des extraits présentés nous a paru être un témoignage intéressant sur l'entrée à l'École d'Eugène Delteil mais aussi sur la poursuite de sa formation, son engagement politique et sa carrière jusqu'au poste de directeur adjoint, puis directeur du CO.PAR. (Comité Parisien des œuvres universitaires, subdivision parisienne du CNOUS) ainsi que sa relation à l'ÉNS. Nous vous en souhaitons bonne lecture !

Danielle Alloin et Christine de Buzon

**Note sur la transcription : la présentation (alinéas, etc.) et la ponctuation d'E. Delteil ont été conservées.**

## ***Boursier (2<sup>ème</sup> partie : Provincial à Paris)***

### **II. Au haut du belvédère**

#### **1. Parvenus**

Nous sommes rassemblés sur cette sorte de parvis aux pavés inégaux que constitue le carrefour de voies se rejoignant devant l'entrée de l'École.

La porte grise, comme symboliquement fermée, ne s'entr'ouvre que par instants, pour laisser passer un inconnu affairé et indifférent.

Nous attendons le retour du secrétaire général Goujon qui doit rapporter de Paris les résultats définitifs du concours d'admission.

Il paraît enfin, guilleret, le feutre en bataille, la moustache dressée, l'œil narquois, pour s'engouffrer aussitôt dans l'école, nous jetant au passage, dans un ricanement jovial et sadique, tandis qu'il brandit haut sa serviette comme un sac vide qu'il voudrait débarrasser de ses miettes : - « Il n'y en a pas beaucoup ! » - « Salaud ! »

Il reparaît enfin ! enfin ! pour la proclamation. Mon nom vient, sans que j'aie trop à attendre, dans un défilé d'une quinzaine d'admis. Ouf !

Que de fois, au cours de ma vie, j'ai gravi en pensée, pour ma délectation, cette grandiose avenue montante qui, partant du pont de Saint-Cloud, aboutissait à la grille monumentale derrière laquelle il n'y avait rien que le ciel ! Nos Champs Élysées ! Notre Arc de Triomphe ! La récompense suprême de nos efforts ! Avenue glorieuse, qui, bien que vide de tout public, conférait à nos allées et venues l'importance et la dignité de parades. Nous y étions en représentation.

Que je la remonte encore une fois !

A partir de la place sur laquelle débouche le pont, l'Avenue du Palais s'ouvre à gauche entre deux restaurants de luxe : l'Impérial, tout doré, et le Pavillon Bleu dont l'entrée, une frêle verrière aux souples nervures métalliques est encadrée par des porteurs de torches qui sont peut-être de bronze.

La large avenue va tout droit, avec une majesté royale, entre à gauche une caserne en contrebas et à droite les maisons basses de la petite ville juchée sur la hauteur. Elle conduit à la grille où veillent les gardiens imposants vêtus d'uniformes soutachés de rouge et d'or et, à l'un d'eux d'une haute stature, aux moustaches fournies et au teint recuit, il ne manque que le bonnet à poils pour être impérial. De sorte qu'on s'attend presque, quand il s'avance vers un équipage – pardon ! une voiture automobile qui pénètre dans le parc et pour laquelle le conducteur devra acquitter un droit d'entrée - à ce qu'il se présente : « Jean-Pierre Séraphin Flambeau, dit Le Flambard... ».

Au-delà, de chaque côté, des bâtiments bas, puis un vaste espace, avec deux tapis verts, fermé à gauche par une balustrade, longé à droite par le Pavillon de Valois occupé par l'École. Derrière celui-ci s'élève une haute butte ceinte comme par un diadème d'un bandeau végétal de rinceaux et de fleurons roses et gris, jaunes et violets refait chaque année sur un modèle nouveau par le jardinier.

Du haut de la colline on voit tout Paris, du dôme blanc crayeux de Montmartre au dôme gris de la Montagne Sainte-Geneviève et l'on distingue même tout au fond de son centre confus les toits bourgeonnants du palais du Louvre et les tours de Notre-Dame.

L'imposant Pavillon de Valois, haut de trois étages au dessus du rez-de-chaussée, abritait au premier les chambres des littéraires, au second les appartements du directeur et du secrétaire général, au troisième, sous les terrasses de zinc, les chambres des scientifiques. Au rez-de-chaussée, se succédaient, de part et d'autre d'un obscur couloir central, à gauche, et donnant donc sur les tapis verts encadrant l'allée pavée qui prolongeait l'Avenue du Palais, les petites salles où se groupaient selon leur spécialité les élèves de première année, séparées au milieu par les deux bureaux de la direction et du secrétariat, à droite une salle de lecture, la bibliothèque et une salle de jeux pourvue d'un billard. Je crois que ce pavillon avait constitué les communs du château disparu.

La cour de l'école, du moins son point central, était le carrefour, ouvert à tous les vents, situé devant l'entrée. On pouvait de là soit descendre tout droit vers le bâtiment bas qui abritait en sous-sol le réfectoire et les cuisines et, au-dessus les services de l'intendance et les laboratoires ou en allant plus loin vers les salles de cours que je suppose avoir été des écuries ou des remises, soit monter à gauche par des escaliers donnant accès à une cour intérieure et une construction récente où l'on avait groupé un atelier de travail manuel, une salle de dessin et des équipements sanitaires, ou encore prendre le chemin qui conduisait vers d'autres dépendances et le jardin de l'école, une petite portion du domaine grillagée et réservée à l'établissement.

La Troisième République n'avait pas fait de dépenses somptuaires pour loger les futurs officiers subalternes de ses « hussards noirs ». Elle les avait comme symboliquement installés dans les dépendances du palais incendié en 1871. La seule construction nouvelle, édifiée aux fins de modernisation de l'établissement, en une brique d'un ocre jaune, jurait affreusement avec le pavillon de Valois auquel on l'avait sans respect accolée.

Nous y jouissions des mêmes conditions de vie qu'au grand siècle. Nous n'avions pas l'eau courante et, le matin, les allées et venues du personnel de service vidant les seaux de toilette et remplissant les pots à eau permettaient d'imaginer ce que pouvait être le va-et-vient des corvées à travers le palais de Versailles lui-même.

Ces agents provenaient, au moins en partie, du monde du théâtre. Par quelle mystérieuse métamorphose ces anciens machinistes ou figurants, voire détenteurs de petits rôles, je ne sais pas au juste, étaient-ils devenus larbins ? L'administration de l'école avait-elle eu la main forcée ? Le secrétaire général Goujon avait-il exercé un mécénat rétrospectif ? Ou avait-il été mu par la simple charité ? Certains d'entre eux s'acquittaient de leurs fonctions avec une grande dignité. J'aurais été à peine surpris si, vêtus d'une livrée à la française et coiffés d'un tricorne ils nous avaient adressé au passage de profonds saluts.

Quant à leur efficacité, c'était une autre histoire. Le malheureux préposé au nettoyage des chaussures laissées le soir à la porte de nos chambres était quasiment aveugle. Nos souliers noirs cirés en rouge, les rouges cirés en noir, par-dessus la boue qui les souillait, prenaient rapidement un aspect aussi granuleux et irisé que la palette d'un peintre. Rares parmi nous furent ceux qui persistaient à user des services de ce domestique pourtant zélé.

J'occupe, en deuxième année une minuscule chambrette, elle-même commandée par une plus grande, qui surplombe l'escalier intérieur d'accès à l'étage. Un an s'est écoulé depuis que l'a quittée P. dont la saleté est restée légendaire. Les aînés m'ont dit, quand ils ont su qu'elle allait m'échoir : - « Heureusement pour toi le parfumé V. l'aura occupée dans l'intervalle ! » [...]

Notre prestigieuse résidence était vraiment équipée très sommairement. Dans cet assemblage de bâtiments disparates et disjoints, tout, comme dans un campement, était rudimentaire.

Mais, pour autant qu'il m'en souviennne, nous étions parfaitement insensibles à ce que nos conditions de vie avaient d'inconfortable. Sans doute la grandeur du cadre et le prestige de notre situation nous faisaient oublier la modestie et l'inconfort de notre installation. Comme aux courtisans de Versailles qui se contentaient de soupentes et se disputaient le droit au tabouret.

\* \* \*

A la fin d'un banquet d'anciens élèves où –déjà !- je me situe dans la zone médiane, le plus vénérable – mais est-il vraiment vénérable ? On ne le sait pas, observera Fombeure sommé de lui donner la réplique -, un robuste vieillard au teint fleuri, prenant la parole, commence en ces termes : - « J'ai appris au cours de ces agapes que les élèves de l'école font en ce moment la grève de la faim »... Un temps. Puis, sur le ton de la plus ferme conviction : - « Eh bien ! nous, jamais nous n'aurions fait ça ! Jamais ! »

Et pour cause ! Nous étions trop désargentés pour nous priver, à la légère ou non, d'un repas. De nos précédents établissements au nouveau notre condition matérielle n'avait pas tellement changé. Le petit-déjeuner du matin, notre Directeur l'avait voulu plus copieux, sur le modèle anglais : outre le café au lait et la tartine de beurre ou de confiture nous avions tantôt une sardine, tantôt un œuf sur le plat. Pour les autres repas c'était le même régime que dans les écoles normales d'où nous provenions. Nous étions servis dans trois assiettes mais, répète Maugard cinquante ans après il n'y avait pas grand-chose dedans.

Toute une journée nous nous amusons au spectacle, dans le décor réel de pierres ciselées constitué par les balustrades des terrasses où s'élevait autrefois le palais. Des prises de vue d'un film qui doit illustrer les aventures du roi Pausole. Une cinquantaine de reines à la peau d'abricot sous les voiles légers, aux yeux grandis par le fard dans des visages surmontés de couronnes en papier doré composent au commandement des guirlandes de chair assorties aux balustres et aux urnes imitées de l'antique. Puis elles s'alignent en une queue pépiante pour la distribution des casse-croûte de quatre heures.

Les reines du roi Pausole n'étaient pas plus incongrues en ces lieux que nous, avec nos blouses noires qui nous donnaient l'air de moines convers qui seraient restés quelque peu toucheurs de bœufs.

Car nous continuions à porter la blouse comme des bouviers, comme les paysans. Grappin, qui doit être à peu près de mon âge, ne m'a-t-il pas confié, alors qu'il était devenu quelque chose comme doyen à Nanterre, être monté de son Jura natal à Paris en sabots ?

Nous enfiliions pour dormir, de longues chemises de nuit, le pyjama était inconnu.

Goujon passait la revue des chambres le soir et venait nous secouer dans notre lit le matin. Ceux qui découchaient, il devait bien y en avoir, mais je n'en entendis jamais parler, n'échappaient certainement pas à sa vigilance.

Nous avions sortie libre le samedi soir, mais il fallait rentrer avant dix heures ou entre minuit et une heure du matin pour ne pas s'exposer aux prises à partie du concierge qui, de sa chambre, d'où plongeait sur l'entrée un regard, tirait le cordon de la porte. Les dimanches étaient libres.

Le concierge Suzanne était un homme difforme et hargneux qui nous était apparemment hostile et que nous n'aimions pas. C'était lui qui, tressautant comme s'il était emporté par le mouvement, actionnait la cloche extérieure dont les sonneries rythmaient la vie de l'établissement. Jean, qui avait entre cinq et sept ans lorsque je dirigeais l'école normale d'Angoulême, s'étonnait : - « Pourquoi le concierge commande à tout le monde ? ». De fait, quel puissant et redoutable personnage que cet agent apparemment placé si bas dans la

hiérarchie ! Au lycée de Chartres, au temps de B., quand un inspecteur général se présentait et demandait le proviseur : - « Bon, j'vas voir s'il est encore dans le cirage » répondait l'homme. Madame Suzanne, dont le visage régulier était malheureusement toujours renfrogné et la voix aboyante, était plus mauvaise encore que son époux. Ce couple, que nous gênions, devait estimer que nous bénéficions d'un régime de faveur injustifié.

Pour nous, ce n'en n'était pas moins, après la clôture, l'ouverture, après le couvent, l'abbaye de Thélème.

Nous suivions les cours, deux fois deux heures le matin. Nous étions chargés à tour de rôle d'un exposé d'histoire ou de géographie. Et nous étions astreints périodiquement à rédiger une dissertation en temps limité.

Les après-midis étaient généralement libres. Nous nous livrions à des parlotes au cours de promenades dans le parc, ou, en première année, dans la salle réservée à la section, puis, en deuxième année, dans nos propres chambres. Ou bien nous sortions dans Paris pour suivre un cours à la Sorbonne ou participer dans l'arrière-salle d'un café à une réunion avec débat.

Cette école, quelles que fussent les apparences, était la moins gouvernée des maisons. Il n'y avait pas d'autres limites à notre liberté que celles de nos intérêts et de notre disponibilité. Sans radio, sans télé, pourvus de peu d'argent et d'ailleurs peu sollicités d'en dépenser, nous étions livrés à nous-mêmes.

Puis-je dire que nous étions parfaitement heureux ?

\* \* \*

Le parc était pour nous une cour de récréation, un terrain de jeux. Nous y étions dans un domaine enchanté, libres derrière les grilles closes. Nous y suivîmes une fois, à trois ou quatre, des jeunes filles d'abord amusées et joyeuses, puis inquiètes et effrayées, qui à la fin, s'enfuirent comme du gibier.

Nous nous ébattions, inconscients, comme des envahisseurs. Courant, discourant, nous faisons des farces, nous nous abandonnions à nous-mêmes, le long des allées, heureux comme dans leur jardin les hommes de l'Age d'Or.

L'Age d'Or. N'est-ce pas le temps où l'on est sans problème, sans inquiétude, sans hargne ?

J'étais content de moi-même, je n'avais subi aucun échec, éprouvé aucune déconvenue. Toute souffrance m'était épargnée. J'étais indemne et je me croyais pur.

Au cours d'une promenade solitaire dans le parc je tombe un jour sur un peintre s'ingéniant à donner à l'usine du matériel téléphonique qui, de l'autre côté de la Seine, ferme la perspective de la grande allée descendante, l'allure classique et l'apparence majestueuse du palais disparu. Je conte à mon retour à l'École la chose à mes copains : - « Marrant, non ? »

Mais ma vision était-elle si différente ? Est-ce que je ne transfigurais pas moi-même ce paysage en lui restituant force connotations évanouies ?

Certes, les collines qui descendaient abruptement vers la Seine étaient couvertes de frondaisons vaporeuses et foisonnantes comme dans les tableaux ombreux et mystérieux de Watteau. Ce n'était pourtant pas du tout le parc où le Grand Meaulnes s'en fut à la recherche d'Yvonne de Galais. Le site était fracassé. La triomphale avenue du Palais, passée la grille, passée notre école, débouchait sur le vide... Du château ne subsistait plus que l'emplacement encadré de parterres et de pièces d'eau, filigrané de balustrades, comme la monture d'un bijou dont la pierre a été arrachée.

Cet environnement n'était rien moins que naturel ou sauvage. Il était tailladé en tous sens par des allées rectilignes tracées sans aucun souci des courbes du relief ou plus exactement conçues pour imposer un ordre artificiel au désordre apparent de la nature. Une

large perspective de parterres montait tout droit à flanc de colline vers le bassin des vingt-quatre jets puis se prolongeait par un tapis vert jusqu'au bassin de la grande gerbe au bord du plateau, tandis qu'une autre, perpendiculaire à la première, plongeait transversalement au fond du vallon avant de remonter, par paliers, vers la terrasse de la Lanterne qui surplombait la vallée de la Seine. Le japonais Abé eût pu dire, contemplant ce cadre, comme il le fit, il y a quelques années quand je le promenai au parc de Sceaux : - « Voilà pour moi un exotisme absolu. »

Ces lieux historiques n'évoquaient que des souvenirs funestes. Henri III assiégeant Paris avait été assassiné, nous avait dit le secrétaire général Goujon, dans son camp situé à l'emplacement de notre jardin. Henriette d'Angleterre était morte, croyais-je savoir, dans ce qui était maintenant notre bibliothèque – en fait le mal qui la terrassa se manifesta dans l'orangerie du château - . Ici les grenadiers de Bonaparte avaient dispersé les Cinq Cents. D'ici, en juillet 1830, Charles X avait à la lunette vu le tricolore flotter sur les toits du Louvre, signal pour lui du départ pour l'exil. D'ici encore, de sa gare privée, en juillet 1870, Napoléon III se rendant à la tête de ses armées, était parti en chemin de fer pour ne plus revenir.

Le château lui-même avait été démoli après avoir été détruit par un incendie, non du fait des Prussiens comme nous le croyions, mais à la suite d'un bombardement effectué par les forces défendant Paris – à la vérité pourtant l'armée ennemie s'était opposée à ce qu'on luttât contre le sinistre.

Le décor était désaffecté et nous nous y comportions avec un irrespect d'enfants. Nous insultions, par nos rires et nos facéties les témoins de la précarité de l'histoire.

Et cependant ce cadre était sublimé par tant de références. Et comme il avait de l'allure, je crois que nous nous y sentions comme anoblis. Le passé n'était pas oblitéré mais confisqué. Comme le pâtre enrichi par les péages de la grande reine s'installant dans le palais de Zénobie, nous avions une mentalité de parvenus.

Mais nous savions n'être ici que de passage. Nous n'étions même pas des Clodoaldiens comme les habitants permanents de la ville. Nous étions des Cloutiers implantés là par hasard et pour un court moment. Nous nous y conduisions en insouciant intrus.

\* \* \*

Sur la partie du parc riveraine de la Seine se tient tous les ans au mois de mai la foire de Saint-Cloud. Nous y descendons parfois, allant et venant entre deux rangées de baraques foraines : loteries et stands de tir, boutiques à gaufres et berlingots. Tel s'applique à décapiter d'un coup de carabine parmi les silhouettes qui défilent, celle de Tardieu ou de Pierre Laval. Mon camarade Piquemal essaie sa force en projetant un lourd crapaud de métal aussi haut que possible sur les rails montant selon une courbe parabolique. Ou bien, empoignant à pleines mains pour le réchauffer le réservoir d'un gigantesque thermomètre, il prend la température de son ardeur virile. Au retour nous chantons en chœur : - « En revenant de la foire, de la foire de Saint-Cloud »...

Mais la foire de Saint-Cloud c'était aussi le vacarme nocturne des haut-parleurs. S'ajoutant au crissement et au claquement des wagons que l'on freinait et qui s'entrechoquaient dans le triage voisin il rendait pénibles les nuits de printemps à l'approche des examens.

Le jour c'était le puissant et continu bruit de forge et de soufflerie des usines Renault de Billancourt qui l'emportait.

Le paysage qui nous entourait n'était pas seulement artificiel. Il était également anachronique, entaillé, comme mordu de toutes parts, attaqué à belles dents par la circulation

moderne. La route de Versailles le traversait en tranchée, la voie de chemin de fer par un tunnel. Ce lieu paisible et mort était comme un cimetière enserré par les excroissances de la capitale dévoreuse.

En dehors du temps de la foire le bas du parc était désert. On y avait rassemblé, au pied des structures contournées de la Grande Cascade des sculptures provenant du Palais de l'Industrie. Et ces épaves étaient aussi insolites que les pierres qui peuplent de squelettes le désert des tableaux de Delvaux ou de Chirico.

Le dimanche, du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi, monte sans discontinuer une foule immense qui emplit l'Avenue du Palais dans toute sa largeur avant de se disperser à partir de l'esplanade qui portait autrefois le château.

Puis le flot s'inverse et jusqu'à la nuit tombée il s'écoule.

Ceux des promeneurs qui en entrant longent les fenêtres du laboratoire bénéficient des attentions renouvelées de nos camarades scientifiques. Un certain dimanche le spectacle leur est offert d'un singe qui lorgne un crâne humain à travers une lunette astronomique. Une autre fois c'est un squelette, coiffé d'un bicorne de papier journal, une pipe entre les dents, qui sue sang et eau à rédiger un devoir sur ... « Le squelette ». Une autre encore c'est une affichette soigneusement calligraphiée qui annonce l'exposition en ces lieux du méridien de Greenwich. Elle est bilingue. Mais son anglais laborieux est une traduction vraiment très littérale du français :

*Exhibition permanent  
Of the meridian of Greenwich  
Entrance free  
For to visit  
Address you at...*

Il y a bien, dans la journée, une vingtaine de curieux qui sonnent à la loge, pour y être accueillis par le hargneux rictus de Madame Suzanne.

Le parc reste jusqu'au mercredi fleuri de papiers gras.

Comme d'autres sont entichés de toilettes, de parures et de déguisements, je le suis du cadre historique ou géographique où je vis, dès ce temps je m'enivrais de dépaysement.

Saint-Cloud était un haut lieu de repos et de détente, de retraite et de rêve, dominant la ville tenue à distance avec son vacarme et sa violence. L'école était un château enchanté, où n'avait pas vraiment accès le commun des mortels, une sorte de Tintagel où n'étaient admis que les pairs. Il était si commode, si rassurant, si délicieux d'en être. Une fois entré il n'y avait plus qu'à y jouir d'un présent où il suffisait d'être, à s'y abandonner, sans souci, sans problème, sans responsabilité, à un temps miraculeusement suspendu.

Au bassin des vingt-quatre jets, comme sur l'urne grecque chantée par Keats, le geste d'Apollon tendant son arc restera toujours le même, Diane ne tirera jamais la flèche du carquois. Tout est dans l'instant et dans l'éternité.

Bassins, balustrades, broderies de verdure, ballets fantômes,  
Fontaines, frondaisons, fêtes galantes,  
Statues, silence, solitude, secret,

Je n'ai aucune envie de quitter ce belvédère qui est caché comme une retraite, une folie.

\* \* \*

Lors d'un de mes passages au Quartier Latin je suis monté sur la montagne Sainte-Geneviève.

Je pénètre, intimidé, dans cette acropole altière et sereine, chargée de monuments et d'histoire. Devant, le Panthéon ; à gauche, la Bibliothèque ; au fond, le lycée Henri IV avec la tour Clovis. Le cadre est grand et les passants y sont rares. L'espace est tranquille et sur ces hauteurs l'air, plus léger, semble raréfié.

A droite part la rue d'Ulm. Il y a une continuité de Voltaire et Rousseau au normalien Jaurès unis au Panthéon dans l'hommage que rend aux grands hommes la patrie reconnaissante.

Je pousse jusqu'à l'École normale supérieure. Derrière la grille couverte de lierre, au-dessus de la porte du pavillon d'entrée une inscription dans une cartouche : *Décret de la Convention, 9 brumaire an III.*

Nous ne pouvions nous prévaloir de telles lettres de noblesse. Relégués en une banlieue lointaine, installés tant bien que mal dans les communs d'une résidence qui n'avait certes pas été édiflée pour nous, nous n'étions que des frères cadets, et quelque peu bâtards, des prestigieux Normaliens.

Je n'en rencontrai pas un seul au long de mon séjour à Paris.

Qui étaient-ils ? Ou plutôt quelle était l'idée que je m'en faisais alors ? Je crois que c'était très vague, mais la lecture des *Hommes de bonne volonté* de Jules Romains, dont la publication commençait<sup>1</sup>, allait la concrétiser dans les personnages de Jallez et de Jerphanion, libres dans leurs pensées comme dans leurs ambitions, disposant des ressources conjuguées des dons naturels et d'une formation reconnue comme supérieure, pouvant sans barrière et sans retenue se livrer aux jeux de la création et de l'action. Privilégiés qui savaient que toutes les portes leur étaient ouvertes, toutes les possibilités offertes, ils avaient l'aisance jusqu'à l'insolence. Ils étaient assurés et irrévérencieux. Ils étaient mieux placés.

Quelqu'un venait de dire – qui donc ? – que la France était devenue une république de professeurs. Mais ces professeurs, c'était ceux qui étaient sortis de la rue d'Ulm, pas de Saint-Cloud.

Nos destinées étaient toutes tracées. Nous étions normalement voués à suivre des carrières ordinaires. Je n'imaginai aucunement pour ma part que l'un de nous pût atteindre une notoriété nationale. Et j'observe en effet qu'aucun de mes camarades n'a occupé dans aucun domaine un poste de premier plan.

En histoire et géographie, à part Enjalbert qui a pu passer l'agrégation au retour de la captivité, nul n'est entré dans l'enseignement supérieur. De très rares littéraires sont arrivés à prendre le chemin de l'agrégation par le biais d'un professorat de langues étrangères : un ancien, Roncalez, un contemporain, Faure. Les perspectives n'étaient ouvertes que pour les seuls scientifiques. Je crois que pas mal d'entre eux sont devenus professeurs de Première supérieure ou de Faculté.

En dehors des voies universitaires, je trouve deux parlementaires : Viatte, député M.R.P. et Lamousse, sénateur socialiste. Je cherche. Je ne vois personne qui se soit fait un nom. Si tout de même : Albertini<sup>2</sup>, et fâcheusement, dans la collaboration, et Nadeau, par l'exégèse du surréalisme et la fondation de la revue *Les Lettres Nouvelles*, où il a joué un rôle

---

<sup>1</sup> E. Delteil est entré en 1931 à l'É.N.S de Saint-Cloud. Le cycle romanesque de Jules Romains comporte une vingtaine de volumes publiés entre 1932 et 1946 et porte sur la période du 6 octobre 1908 au 7 octobre 1933. Il met en scène de nombreux personnages dont deux ulmiens, Pierre Jallez, parisien et Jean Jerphanion fils de paysans venu de province. (Note des éditrices)

<sup>2</sup> Sur Georges Albertini, voir Jean Lévy, *Le dossier Albertini, Une intelligence avec l'ennemi*, préface de Madeleine Rebérioux, Paris, L'Harmattan, 1992, 280 p. (Note des éditrices)



de découvreur<sup>3</sup>. Ah ! Il y a aussi le poète et joyeux garçon, Fombeure le rabelaisien, qui fut publié pour la première fois alors que j'étais encore à Saint-Cloud.

Les autres, professeurs certifiés, avons enseigné dans des écoles primaires supérieures puis dans des collèges ou des lycées, ou bien sommes retournés dans les écoles normales pour devenir éventuellement inspecteurs de l'enseignement primaire. C'est largement parmi ces derniers qu'ont été recrutés les directeurs d'école normale quand on a rouvert d'un coup en 1945 ces établissements fermés par Vichy. Moi-même, si j'ai fini ma carrière dans un poste chargé d'assez amples responsabilités, ce fut à la suite d'un hasard. Non pas le couronnement d'un « *cursus honorum* » ni la récompense d'une ambition mais la simple conséquence entre autres, de ma disponibilité.

Mon camarade Maugard pense que nous avons été blousés.

\* \* \*

De fait nous devons presque tous être maintenus dans une certaine médiocrité et ce n'était pas tellement en raison du statut de notre école qui ne tenait que le second rang, ni même à cause des carences de notre formation ou de l'insuffisance de nos professeurs dont nous étions pourtant dans la section histoire et géographie si fermement convaincus. Les perspectives nous étaient fermées du fait que les institutions pédagogiques étaient à un tournant. L'enseignement primaire avait été pour nos aînés une sorte de chasse gardée. Les plus brillants, ou les plus entreprenants, avaient pu se hausser jusqu'à l'Inspection générale. L'É.N.S. de Saint-Cloud avait comme un prolongement naturel dans la mission laïque qui essaimait ses établissements à travers le monde et dans l'enseignement technique qu'avait tant contribué à développer l'ancien Cloutier Labbé.

Nous nous trouvions à la veille de réformes qui, amorçant le décloisonnement des enseignements, allaient détruire les structures dont Saint-Cloud était le sommet. D'une part l'enseignement primaire, devenant enseignement du premier degré, allait perdre son autonomie et son originalité et être amputé successivement des écoles primaires supérieures et des écoles normales. L'É.N.S. de Saint-Cloud allait cesser d'y trouver sa raison d'être et du même coup nos perspectives de carrière allaient être réduites. D'autre part l'intégration de Saint-Cloud dans l'enseignement supérieur, dont allaient profiter nos cadets entrant ainsi en compétition avec leurs camarades désormais rivaux de la rue d'Ulm n'était pas encore commencée. L'équivalence entre le C.A. au professorat dans les É.N. et la licence ne fut acquise qu'après notre sortie. Nous étions accrochés à l'instant où une institution en mutation allait être coupée de son passé et ouvrir à ses élèves de nouvelles perspectives. Nous étions hors du temps, hors du jeu.

Nous étions sans le savoir doublement marginaux : marginaux dans les préoccupations des pouvoirs officiels de la Troisième République, n'étant pour eux que des « clients » sur lesquels on peut compter et qu'on peut donc négliger, marginaux par rapport à l'histoire car l'institution qui nous servait avant que nous nous mettions à son service était déjà sans avenir, avait épuisé ses virtualités.

Nous n'en avons pas moins bénéficié d'une promotion, toute modeste qu'elle fût. Il n'y avait en nous ni complexe, ni malaise. Issus des classes populaires nous étions destinés à retourner au service des classes populaires. Il était normal qu'il en fût ainsi. Nous étions tout naturellement et très franchement plébéiens.

---

<sup>3</sup> Maurice Nadeau, critique, éditeur, directeur de publication et fondateur de *La Quinzaine littéraire* qui a fêté son 1000<sup>e</sup> numéro en 2009, est l'auteur de *l'Histoire du surréalisme* (1945), *Gustave Flaubert écrivain* (Grand prix de la critique 1969) et de *Grâces leur soient rendues, mémoires littéraires* (Albin Michel, 1990). Voir le dossier Maurice Nadeau dans le *Bulletin* de l'AEENS, 1996, n°3, p. 5-70 où Nadeau, élève de la même promotion 1931, évoque aussi Saint-Cloud. (Note des éditrices)

J'imagine que les mentalités ont changé avec les situations. Je serais même tout disposé à croire que l'École normale supérieure de Saint-Cloud, comme les Écoles normales primaires, où ont reflué, dans celles de garçons après celles de filles, les enfants des classes moyennes, n'est plus l'instrument d'une ascension sociale par le concours. Parce que, me semble-t-il, il n'y a plus dans les campagnes et plus généralement dans la province, dans la paysannerie comme dans l'artisanat, les mêmes réserves démographiques, parce que l'accès à l'instruction s'est généralisé au point qu'il ne joue plus un rôle déterminant dans la sélection face à l'information et au soutien qu'apporte à un candidat le milieu auquel il appartient.

Le couteau de Jeannot dont on a changé successivement la lame puis le manche s'appelle toujours le couteau de Jeannot. L'école normale supérieure de Saint-Cloud, dont ont changé la fonction et le recrutement s'appelle toujours cent ans après sa création l'École normale supérieure de Saint-Cloud. Mais, confondue, alignée avec les autres, celles de la rue d'Ulm, du boulevard Jourdan, celles de Fontenay et de Cachan, la voilà en ce temps d'impitoyable rationalisation, appelée à disparaître sous le rideau de fumée du redéploiement. Parce qu'en fait elle n'est déjà plus.

\* \* \*

Je crois que nous n'avions nullement conscience de cette précarité.

Même une fois sortis de l'école et affrontés au monde dans sa diversité et ses fluctuations.

Saint-Cloud conférait pour toujours, avec la sécurité et la tranquillité, le prestige et le contentement de soi. C'était un honneur inaliénable que d'y avoir appartenu, un privilège qui procurait la considération. A tout le moins une garantie de qualité. – « Je suis gâté », me confia l'inspecteur d'académie de la Vendée, lui-même ancien de l'École, quand nommé inspecteur de l'enseignement primaire à Fontenay-le-Comte, je me présentai à lui... - « Sur quatre inspecteurs j'ai trois Cloutiers ». Et ne me suis-je pas surpris plus tard à accueillir tel de mes collaborateurs dont on m'avait abondamment vanté les mérites, par cette question à peine interrogative tellement la chose paraissait aller de soi : - « Vous êtes de Saint-Cloud ? » Non, il n'en était pas. Zut !

Plus qu'une école, plus qu'un séminaire, Saint-Cloud était une famille, une fraternité. Prost, directeur du C.O.P.A.R., explosa un jour devant moi, qui étais alors son adjoint. On l'accusait d'avoir, parce qu'il était intendant, rempli les Œuvres universitaires d'intendants : - « J'ai choisi les hommes dont j'étais sûr parmi les gens que je connaissais. Qu'est-ce que vous auriez fait à ma place ? Vous vous seriez entouré de Cloutiers ! ». Évidemment.

Il y avait donc du fait de l'appartenance à Saint-Cloud une certaine solidarité, voire une complicité. Y avait-il un esprit de Saint-Cloud ? Je l'ai entendu occasionnellement évoquer, dans les conversations qui occupaient les entr'actes des réunions professionnelles ou des sessions d'examens et – me semble-t-il – si ma mémoire est fidèle, le plus souvent par des gens qui n'en étaient pas.

Je n'ai pas su, je ne sais pas ce que c'était.

Sans doute étions-nous attachés à une institution qui avait assuré notre promotion sociale ou intellectuelle en nous faisant accéder à une fonction qui avait alors un grand prestige au moins à nos yeux et en parachevant, pouvions-nous croire, notre culture. Nous étions fils du peuple, choisis et formés pour éduquer les meilleurs fils du peuple. Cette condition allait pour nous de soi. Cette vocation nous la ressentions, je crois, au moins implicitement comme un honneur. Mais un devoir qui se confond avec une fidélité, si cela constitue un état d'âme, est-ce un esprit ?

Il y avait parmi nous, comme partout, des ambitieux et des nonchalants, des retors et des poètes, des frustrés et des précieux. Est-ce possible, parmi tant de divergences, de dégager des traits communs ou dominants ?

Notre langage était peut-être généralement plus dru que délié, notre camaraderie plus gaie que rêveuse. Nous étions en majorité des fils du peuple simples, directs, voire grossiers et plutôt rabelaisiens. Et cependant, en notre diversité, malgré les éclats et les explosions, finalement tous sérieux. Cela tenait-il à l'humilité de notre origine, aux limites de notre horizon ? Nous avions en commun, peut-être, malgré notre contentement d'être là et l'optimisme de la jeunesse, une certaine modestie dans les propos et les projets. Mais cette manière d'être, qui tenait aux circonstances, qui n'avait rien de volontaire, ni de délibéré, ni de pensé, c'était un comportement, était-ce un esprit ?

Nous nous définissions par une situation, avec ses privilèges et son horizon. Sous une appellation prestigieuse nous nous tenions à notre modeste rang.

## 2. Tutelle émancipatrice

En dehors du ménage Suzanne l'encadrement de l'école se limitait pour nous à deux personnes : Pécaut, notre directeur, et Goujon, le secrétaire général. Nous ne les percevions pas comme représentants d'une autorité ou chargés de fonctions administratives. Il s'agissait pour nous d'une présence tutélaire. Nous considérions ce couple mascotte, comme il convenait avec un attachement mêlé d'irrespect, et avec évidemment plus de réserve et d'ironie à l'égard du pouvoir temporel – Goujon – que du spirituel – Pécaut -.

Car Pécaut, émâcié comme Don Quichotte, Goujon pansu comme Sancho Pança, incarnaient à nos yeux, l'un l'idéal et l'autre le réel, l'un la pensée et l'autre les contingences.

Notre séminaire laïque, fondation d'inspiration huguenote s'il en fut, n'en avait pas moins un père abbé. Et pour qu'il pût vaquer aux affaires spirituelles ne fallait-il pas qu'il fût secondé par un adjoint préposé aux affaires temporelles du dedans et du dehors ?

Mais était-ce si simple ?

Le Ministre de l'Éducation Nationale, De Monzie, claudiquant et coiffé du béret basque, est venu à Saint-Cloud. Il a tenu à nous entretenir pour nous dire tout le bien qu'il pense de l'École et de nous. Tel Gambetta annonçant l'avènement d'une nouvelle couche sociale il nous cite en exemple, pour nous encourager, le géographe Sorre, ancien élève, en qui l'histoire verra un jour un précurseur, car il est recteur de l'Académie de Clermont-Ferrand et – ici le tribun baissant la voix prend le ton de la confiance – il n'a pas le baccalauréat.

Nous connaissons l'homme politique par le *Canard Enchaîné* dont il est l'une des cibles favorites. Nous savons qu'il dédaigne ou feint de dédaigner la particule de son nom, s'annonçant ainsi au téléphone : - « Ici Monzie ». Nous savons aussi que grand distributeur de légions d'honneur il a mis sa coquetterie à ne pas s'en pourvoir lui-même.

Enfin je tiens d'Albertini que ce diable boiteux est couvert de jeunes femmes ! Ci-devant<sup>4</sup> et jacobin, c'est quelqu'un dont rien ne devrait étonner.

Pourtant il provoque dans son auditoire une sorte de spasme collectif de stupéfaction quand il compare notre Goujon au Lucien Herr de la rue d'Ulm qui a été le maître à penser de générations de normaliens. Nous n'avions certes pas spontanément songé à faire le rapprochement.

---

<sup>4</sup> C'est ainsi qu'il intitulera le bilan qu'il fera de son passé après l'effondrement de 1940. (Note de l'auteur)

Goujon était là depuis un quart de siècle. Des camarades qui se disaient bien informés prétendaient qu'à l'origine on avait prévu de réserver le poste qu'il occupait à des élèves sortants désireux de poursuivre leurs études. Mais, tout en publiant une monographie de la Puisaye et aussi une étude de phytogéographie, il était resté.

Il était devenu indispensable dans l'administration de l'école dont il était la mémoire. Ce secrétaire général – général, pourquoi ? Il était tout seul ! – avait une connaissance précise des anciens élèves, de leur situation, de leurs possibilités.

Un exemple ici : il était retraité quand son successeur Canac lui téléphona pour lui annoncer que Barrée, ancien élève de l'école, était nommé directeur de l'enseignement du premier degré. – « Prenez garde », l'avertit Goujon, « que c'est un homme – il prononçait un homme – plutôt petit ». De fait, Barrée était minuscule. Mais Goujon n'en avait pas seulement mesuré la taille physique. La fierté de Barrée, c'était sa prodigieuse mémoire. Je le lui ai entendu dire lui-même dans une allocution qu'il prononça un jour en décorant quelqu'un. Au cours de ses missions d'inspection générale il avait appris un peu de géographie et beaucoup d'histoires. Cela lui permettait dans une de nos réunions de directeurs d'écoles normales d'apostropher publiquement une de nos collègues qui avait eu le tort, à l'heure de son passage, de se trouver au cinéma. Le goût du détail, c'était son fort, c'est-à-dire son faible. Cet homme cassant et brutal, qui en rajoutait, se donnant l'allure d'un dur, ne fut un roc que par l'immobilisme, s'en tenant, pour ce qui nous intéressait, à une passivité totale devant le Syndicat national des instituteurs, hostile à toute réforme si minime fût-elle, des écoles normales. Le rocher était inconsistant.

Il connaissait son monde le père Goujon.

Nous sommes remontés tard de la foire de Saint-Cloud. Sur le palier du second étage, médian entre le niveau des littéraires au premier et celui des scientifiques au second nous nous attardons autour du socialiste Piquemal et du communiste Barbé qui poursuivent une discussion animée laquelle tourne à l'altercation violente tandis que Maugard inlassablement regonfle pour la laisser ensuite se vider en exhalant un interminable vagissement de nourrisson la baudruche d'un sifflet de bois qu'il a acheté là-bas. Soudain paraît Goujon, le visage convulsé de fureur. Nous avons tous oublié que ce terrain neutre se trouvait au niveau de son appartement. Nous nous éclipsons discrètement, laissant les deux antagonistes devenus muets se débrouiller avec lui. Mais pour les apostropher il lui faut attendre qu'ait fini de s'épancher, comme une cornemuse, la baudruche qu'en s'en allant Maugard a abandonnée, dressée aussi haute que lui contre le mur. Alors seulement, l'oreille tendue, nous entendons, du fond de nos retraites, l'explosion.

Ce fut la seule occasion où je vis Goujon en colère. D'ordinaire il était d'une cordialité qu'on qualifierait aujourd'hui de paternaliste.

Je ne peux pas dire que nous l'aimions. Nous ne le détestions pas non plus. Nous le supportions avec plus ou moins d'humeur ou de gaïté selon les moments.

Cela tenait peut-être autant à sa nature qu'à ses fonctions. Malgré sa jovialité nous ne nous sentions pas tellement en confiance. Nous n'étions pas assez à l'aise pour discuter librement avec lui, lui dire toute notre pensée.

Avisant un jour un petit losange rouge que j'arbore au revers de mon veston, il me demande ce que c'est et, apprenant qu'il s'agit de l'insigne international des étudiants socialistes, il n'a qu'un mot : - « Ballot » !

Peut-être la distance entre nous et lui était-elle seulement celle de l'enthousiasme à l'expérience, de la jeunesse à son déboire.

Albertini a trouvé moyen, je ne sais comment, de faire connaissance avec la bonne, une grasse Polonaise, qui tient son ménage. Tout ce qu'il en a tiré c'est : - « Monsieur est bien gentil, mais Madame ne vaut pas un clou ».

Jugement qui ne frappe certes pas par son originalité. Il a dû être assez répandu au cours des âges parmi les personnes en condition.

Célibataire, Goujon avait adopté un de nos aînés, Martial Singher, orphelin de père, qui allait suivre une carrière de baryton, d'abord à l'Opéra de Paris, puis en Amérique où son protecteur devait finalement le rejoindre pour y mourir.

Madame Singher vivait à l'École, avec son fils. Cette adoption, certains la trouvaient suspecte, comme ils trouvaient ambiguë la vocation d'infirmier de notre secrétaire général.

Car c'était un zélé donneur de soins. Lorsque, très mal en point au moment de subir les épreuves de la deuxième partie du professorat qui constituait pour nous un redoutable examen de sortie je me présentai pour subir la piqûre quotidienne qu'il estimait indispensable, je fus stupéfait du nombre de patients, bien plus d'une demi-douzaine, qu'il avait rassemblés pour leur administrer lui-même la même dose de remontant. Il procédait à l'opération avec l'œil dur et le geste mécanique d'un professionnel de la lancette, mais sa délectation était visible.

Je lui dois sans nul doute d'avoir pu me présenter physiquement au concours et de l'avoir passé avec succès. Tous les jours un taxi frété par ses soins nous amenait, munis d'une bouteille thermos, B. mon compagnon de misère et moi, à la Sorbonne où se déroulaient les épreuves écrites, puis un autre nous ramenait à l'école où, après nous avoir administré une autre piqûre à la fesse, Goujon nous enjoignait de nous mettre au lit.

Je lui en suis resté profondément reconnaissant.

Non, je n'étais pas spécialement chouchouté. Cet homme plus qu'officieux, dévoué, était vraiment tout à tous. Quand je lui annonçai plus tard mon mariage avec Marg. je vis qu'il se souvenait parfaitement de l'oncle Eugène<sup>5</sup> et j'appris qu'il avait fait exprès le voyage de Romans ou de La Tour du Pin pour aller reconforter en personne ce *canard boiteux* gazé pendant la guerre et qui devait en mourir. Ce personnage sceptique, caustique et secret, était donc sensible, avait donc un cœur.

En son ambiguïté, tout impénétrable et mystérieux qu'il fût à mes yeux, Goujon me paraissait être le garant, par son omniprésence et sa pérennité, de notre sécurité. Il incarnait l'école, et ce qu'elle signifiait en matière de protection assurée, de perspectives offertes, de conseils dispensés. Il était un recours. Plus même : un substitut de la famille absente ou dépassée.

\* \* \*

Sept jours de salle de police au soldat de 2<sup>ème</sup> classe N. pour avoir abusé de la myopie du sergent chef de poste en lui faisant croire qu'il rentrait au quartier alors qu'il en sortait en marchant à rebours...

Sept jours de salle de police au soldat de 2<sup>ème</sup> classe N. pour avoir recousu les boutons de sa capote avec du fil blanc et avoir noirci ce fil avec de l'encre rouge...

La maîtresse a posé cette question : Il y avait trois pommes dans un plat. Les deux enfants revenant de l'école en ont mangé chacun une. Combien en reste-t-il ? Un silence éloquent. L'inspecteur complice lève un doigt pour signifier : Une ! Une ! Un élève comprend et, plein de sympathie et de zèle il le désigne : - Madame ! Madame ! Y a le monsieur qui veut aller au cabinet !...

---

<sup>5</sup> Eugène Lombard, ancien élève de l'E.N.S. de Saint-Cloud, était l'oncle de Marguerite Delteil née Lombard. (Note de Jean Delteil)

L'inspecteur a demandé comment était mort Henri IV. L'auditoire reste muet. Alors, pour le mettre sur la voie : - « Voyons, est-ce qu'il n'est pas mort assassiné ? ». Ça marche. Un enfant se lève, comme projeté par un déclic : - « Monsieur ! Monsieur ! Je sais. Il n'a pas été assassiné ! Il a été ravi à l'affection de son peuple par le poignard d'un fanatique... ».

Ces histoires propres à égayer une chambrée ou un repas de certificat d'études, je ne les ai pas entendues au service militaire ou dans l'exercice de mes fonctions d'inspecteur de l'enseignement primaire. C'était Pécaut, notre directeur, qui nous les contait dans la petite salle des historiens-géographes de première année, où nos discussions pleines de feu et de clameurs, l'arrachant à son bureau contigu, l'avaient attiré.

Pécaut, ou plutôt Félix, car nous le désignons par son seul petit nom, nous en conte bien d'autres, nous faisant part de souvenirs plus ou moins cocasses qu'il évoque avec humour. Il nous rapporte ainsi qu'une nuit, au cours d'une mission aux armées qu'il effectuait en tant que chef de cabinet du Ministre de la Guerre, président du Conseil, il avait été saisi d'une demande urgente d'audience de la part d'un général. C'est qu'il a effectivement été pendant la guerre le collaborateur le plus proche de Painlevé un instant chef du gouvernement et nous ne pouvons pas ne pas nous demander comment ont pu s'épauler et tenir en la terrible année 17 notre philosophe et le savant mathématicien que le *Canard Enchaîné* brocarde pour ses distractions et dont Félix lui-même nous a confié qu'à la Sorbonne où il enseignait, où il enseigne peut-être encore, son nom désigne l'unité de retard. Le général donc était chargé de médailles et de croix. Il semblait les avoir toutes. Quelle affaire pressante motivait sa démarche ? Eh bien, il n'avait pas les Palmes académiques. Et comme il avait appris que Monsieur le chef de cabinet était un universitaire, il saisissait l'occasion pour augmenter sa fortune.

Pécaut nous détaillait l'anecdote du bout des dents avec un sourire indulgent et malicieux à peine indiqué entre la courte moustache et la mouche sous la lèvre inférieure.

Félix nous surprend engagés dans un débat doctrinal acharné sur le thème de la révolution sociale à effectuer par tous les moyens, y compris les moyens légaux, compte tenu du distinguo établi par Léon Blum entre l'exercice et la conquête du pouvoir. Il nous écoute, silencieux et souriant, en bourrant sa pipe en terre blanche. Puis il entre sans façon dans la conversation pour nous signaler que, professeur au lycée d'Orléans, il avait parmi ses élèves des fils d'émigrés russes, tous révolutionnaires. Leurs querelles étaient pleines de fureur. Elles portaient sur un point de doctrine ? Non. Elles opposaient *mencheviks* et *bolcheviks* ? Non. Il ne s'agissait pas du fond. Ce qui importait pour eux c'était la lettre, les références, le point de savoir où Lénine avait écrit ceci. Dans quelle étude il avait introduit telle citation de Marx... Et sur ce, il s'adresse à son chien : - « Tu en as assez Tobie ! Allons-nous promener ». Et ils s'en vont.

Il nous laissait interdits. Puis le débat reprenait ou ne reprenait pas.

Je compris bientôt la leçon qu'il nous avait administrée, le bougre !, - que les querelles d'école sont futiles. Que ce qui importe ce n'est pas où le maître a dit ceci ou cela – sauf si le contexte doit aider à la compréhension d'un propos -, bien plus, que ce n'est pas que le maître l'ait dit. Ce qui importe, c'est ce qui est dit. Est-ce vrai ? Est-ce juste ? Ce qui importe plus que tout, c'est l'esprit critique. Il n'y a de pensée que par son exercice.

Cette fois, il nous surprend à déclamer contre les hypocrisies de la république bourgeoise dont témoignent les injustices du scrutin uninominal pour l'élection des députés et la suprématie du Sénat.

« Quoi mes braves ! Il est bon qu'un député soit sous le contrôle direct de ses électeurs. Et il s'instruit en allant et venant de sa circonscription à la Chambre. Il garde les pieds sur la terre tout en élargissant son horizon. Or notre régime repose sur la qualité de nos représentants. Quant au rôle du Sénat... Vous ne connaissez pas la constitution de 1875. Il faut que je vous l'explique... »

Il nous réunit à cet effet, les historiens des deux années. Et en un quart d'heure il nous fait comprendre l'origine et le sens de cette œuvre de circonstance : on devait sortir de l'incertain, sinon du provisoire. Il fallait donc un compromis. Ses auteurs étaient convaincus que la combinaison était détestable et ne survivrait point. Or elle dura, en raison de sa modestie et de sa prudence. Et du fait qu'elle reposait, malgré les oppositions de principe, sur un réel consensus : tous étaient hostiles au pouvoir personnel, tous étaient acquis au régime parlementaire, moyen de contrôle et garant contre les excès. Et Félix nous détaille les mécanismes du système précautionneux mis en place. Il est convaincant.

Une autre fois, après avoir assisté à une dispute sur le déterminisme en histoire ce fut tout l'Ordre des Lettres qu'il réunit pour lui faire un exposé lumineux sur le hasard. L'allocution commença par ces mots, qu'il prononça en se prenant la tête dans les mains comme pour la presser et en extraire la production : - « Ah ! Mes braves, que c'est dur de penser ! » C'était pour Pécaut un devoir que de penser.

Il était profondément libéral. Il tirait fierté de pouvoir dire de son école : « Elle n'a pas formé que des professeurs. Nous avons parmi les anciens élèves des savants, des administrateurs et même des diplomates, des militaires, des artistes, jusqu'à un dominicain. » Il ajoutait feignant la contrition : - « Il nous manque un évêque ». Il ne professait d'hostilité que contre Louis XIV, disant des ifs taillés dans la grande allée du parc qu'ils étaient bêtes comme lui.

Nous savions qu'il était le fils de celui qu'on appelait le Renan protestant, le Félix Pécaut qui avait été l'un des collaborateurs directs de Jules Ferry et le directeur premier et unique de l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses, créée pour donner des directrices et des professeurs aux écoles normales d'institutrices.

Ce n'est que tout récemment à l'occasion de nos réunions d'anciens membres du *club* que nous tenons depuis la retraite chez chacun de nous chacun à son tour que j'ai appris que la famille était originaire de Salles-Montgiscard à quelques kilomètres à l'ouest d'Orthez. Pécaut avait gardé son accent béarnais. Et il servait volontiers un dicton en gascon à notre camarade scientifique Claverie qui ne le comprenait qu'à moitié mais n'osait le lui avouer.

De ce qu'était vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle la communauté protestante de l'ancienne résidence de Gaston Fébus, je ne sais que ce qu'en a dit le très catholique Francis Jammes, la dépeignant sans excessive bienveillance comme un monde à la fois fermé et excentrique, rigide et effervescent. Je pense au portrait de ce singulier pasteur d'une église libre, prodigieusement généreux et impérieux, qui chaussait en permanence deux pantalons pour pouvoir plus commodément en donner un à un pauvre rencontré en chemin, qui s'était fait faire à l'avance un costume blanc pour aller à sa mort à la rencontre du Seigneur et dont la postérité, le communal Elie, les géographes Elysée et Onésime et le chirurgien Paul allait s'épanouir dans l'anarchie et la libre pensée. Mais sans doute un tel milieu a-t-il contribué à éveiller en notre Pécaut l'exigence morale et l'acuité intellectuelle et à en faire un laïque au sens le plus généreux du terme. Éclairant sans être illuminé, d'une rigueur alliée à la bienveillance, d'une lucidité enrichie par l'humour il a eu une postérité spirituelle nombreuse moins brillante certes et plus mesurée que la descendance charnelle du pasteur Reclus. Mais il lui suffisait, je crois, de former des hommes libres.

Cette fois, c'est à l'impérialisme français que nous en avons. Nous dénonçons la stupidité et la malfeasance de ses manifestations : l'occupation de la Ruhr par Poincaré, l'encerclement de l'Allemagne par les alliances de la Petite Entente, de la Pologne à la Yougoslavie en passant par la Tchécoslovaquie et la Roumanie... Nous nous en donnons à cœur joie. Félix paraît, laisse tomber ces mots : - « Quoi ! Mes braves. Tout le mal vient de ce que c'est le plus faible qui a gagné ». Et il procède à une mise en perspective, leçon de lucidité, de réalisme et de sang-froid.

A cette époque Paris avait encore en plus du *Matin* et du *Petit Parisien*, le journal des concierges, une importante presse d'opinions, de *l'Action Française* à *l'Humanité* en passant par le *Jour*, *l'Écho de Paris*, le *Journal des Débats*, le *Figaro*, *l'Œuvre*, le *Populaire* – j'en oublie sans doute -. Mais pour la première fois, je crois, un magnat du capitalisme, un parfumeur enrichi, Coty, mégalomane et démagogue, voulut avoir un quotidien à sa dévotion. Ce fut *l'Ami du Peuple*, qu'il vendit à perte, moins cher que les autres feuilles, pour le répandre à profusion et qui se distingua par la violence de ses clameurs. C'est ainsi qu'il s'en prit à l'enseignement primaire démoralisateur, aux instituteurs pacifistes et antimilitaristes, aux professeurs d'École normale qui les formaient et au pontife qui dirigeait l'École normale supérieure de Saint-Cloud où ils étaient eux-mêmes formés.

Pécaut se borna à faire réimprimer l'article où il était pris à partie face à celui qu'il avait donné deux ans plus tôt au Manuel Général de l'Instruction Primaire et qui avait servi de prétexte à l'attaque pour adresser l'ensemble aux anciens élèves de l'école plus, je suppose, à ses amis et connaissances, puis il nous réunit pour nous en faire part.

J'ai conservé ce document. L'article du Manuel Général, intitulé « Précepte pour le temps présent » était consacré aux souffrances causées par l'inflation, elle-même, expliquait l'auteur, consécutive à la guerre. Il invitait à comprendre que « ce sont les choses, non les hommes qui sont la cause de nos maux. Seulement, voilà, il est dans la nature humaine de réagir par la colère contre la souffrance, et la colère ne peut se satisfaire sur les choses ; il lui faut les coupables... ». Et il concluait : « S'en prendre aux choses, non aux hommes, voilà le précepte de circonstance dont il faudrait nous inspirer... S'en prendre aux choses, c'est encore le seul moyen d'avoir chance de les changer. La colère n'a jamais été un remède... »

L'article de *l'Ami du Peuple* : « Le désarmement de la France par l'école. Les mauvais bergers à l'honneur », dénonçait le scandale qu'était la promotion de Pécaut au grade de commandeur de la Légion d'Honneur, produisant à l'appui des citations tronquées, complétées et interprétées de l'article paru dix ans plus tôt de façon à faire apparaître dans ce langage un extraordinaire galimatias pacifiste et dans l'auteur un agent de l'ennemi : « C'est cette maladie, cette guerre, cette chose qu'il faut incriminer. C'est elle qui est responsable. Cessez d'incriminer l'Allemagne et les Allemands... C'est ce grossier sophisme, c'est cette honteuse philosophie défaitiste dont le seul but évident est de soutenir l'Allemagne dans sa thèse d'irresponsabilité qui ont sans doute valu à Monsieur Pécaut l'honneur de former les inspecteurs chargés de diriger les instituteurs et qui lui ont valu aussi la croix de commandeur. Grâce à Monsieur Pécaut on enseigne aux éducateurs du peuple français que nulle volonté allemande n'a présidé aux massacres, aux dévastations, aux pillages, aux crimes, aux atrocités puisque tout cela n'est attribuable qu'à une entité subitement tombée du ciel et qui s'appelle la guerre. Conclusion : les Allemands n'y sont pour rien ; ils ne nous doivent rien ; et... ils n'ont qu'à recommencer... ».

Je ne crois pas qu'aucun de nous ait de la situation et des potentialités de la France une vue aussi démythifiée, aussi positive que Pécaut. L'objectivité et la sérénité de notre directeur n'étaient guère propres à nous attirer et nous mobiliser. Il ne pouvait être pour nous un prophète.



Au surplus nous savions qu'il faisait partie de l'*establishment* protestant. Il avait épousé une Steeg et se trouvait être ainsi le beau-frère d'un des hommes les plus en vue du régime à qui, dans les ministères successifs, était généralement confié l'Intérieur et qui, lors de mon entrée à Saint-Cloud, venait d'accéder à la présidence du Conseil. Il était normal que cette situation valût à Félix des ennemis. Mais elle n'était pas de nature à nous engager à ses côtés.

Pécaut nous invita expressément à ne nous livrer à aucune manifestation. L'incident était clos. Il valait décidément mieux en rire qu'en pleurer. Tout ce qui est exagéré est insignifiant.

D'où vient donc que, lorsqu'il fut ainsi grossièrement attaqué, nous fûmes unanimes à lui témoigner notre attachement ? Pour ce qui est de moi, c'était la première fois que j'étais en mesure, pièces à l'appui, de me faire une idée de ce que pouvait être une falsification et j'étais indigné.

Et pour ce qui est de nous tous nous étions sûrs de l'intégrité de l'homme. J'entends encore mon camarade Yacono quelques années plus tard en Algérie, réagir tout bouillant comme était insinuée contre notre ancien patron une calomnie d'autant plus vigoureuse qu'elle était dénuée de tout contenu concret : - « Avec lui, pas de problème. On peut m'en dire ce qu'on veut. Je n'en crois rien. » Et il ne s'agissait certes pas dans l'esprit de Yacono, comme dans notre esprit en général, du respect du prince en tant que tel.

Le prince vivait en toute simplicité parmi nous, avec nous. Il n'était jamais en représentation. Même pas à la Noël quand il recevait dans son appartement l'ensemble de ses élèves pour leur offrir le porto. Lorsque, prenant une queue, il se mêlait aux joueurs de billard : - « Laisse-le donc gagner ! » soufflait Maugard à Claverie. Mais Claverie se comportait avec lui comme avec les camarades. Il ne lui faisait pas de cadeau.

Il nous inspirait une confiance totale, pas la confiance aveugle exigée par les chefs mais celle que suscite un patriarche chaleureux et rayonnant. Ce fils de huguenot avait la douceur d'un saint.

Le mot n'est-il pas déplacé ? N'est-il pas ridicule appliqué à un homme qui était du monde, qui était posté si haut dans la hiérarchie ? Non. Car Pécaut avait gardé la simplicité et la disponibilité, car il était limpide et accueillant. Sa sainteté était laïque. Elle n'impliquait ni aliénation, ni vœu, ni pratique. Elle était simplement exemplaire.

Après la grave maladie qui m'a frappé en première année, une rechute ou une séquelle me confine à la fin de la deuxième année dans ma chambrette où je suis alité quand je vois paraître Monsieur Pécaut en personne, porteur d'un pot de confiture confectionné par son épouse elle-même. Il me fait rire en m'appelant *Wisigoth*. Il m'encourage, m'incite à vivre, à être, à penser : - « Quoi ! mon brave, il faut lire la plume à la main, il faut écrire... » - « Ecrire quoi ? » - « Ce qui vous passe par la tête »... Et de me citer Pascal : *Du bon usage des maladies*.

Les brefs propos de Pécaut suffisent pour me gagner définitivement à cette conviction que la parole ne peut être qu'au service de la pensée, que l'expression doit être subordonnée à l'esprit, que l'essentiel c'est l'exigence, la rigueur, la lucidité dans la quête de la vérité et qu'un tel exercice doit se faire indépendamment et en dehors de toute adhésion à une idéologie ou une doctrine.

Il était, si je puis dire, maître en liberté. Il faisait du fait d'enseigner, de diriger, d'élever, une action libératrice.

Je suppose que ceci tenait non aux vertus d'une église ou même d'une philosophie, mais à une manière d'être, de sentir et de se comporter, à une authenticité de la personne, à ce

qu'on appelle aujourd'hui *aura* ou *charisme* et qui est simplement transparence et lumière, chaleur et rayonnement.

Je revois ce visage maigre, osseux, au nez fort, au front haut, aux joues profondément creusées d'une ride presque amère, mais un sourire l'éclaire et le regard me domine, me pénètre, m'absorbe, un regard profond fait d'intelligence et de bonté.

Je revois déambulant à travers l'école ou se promenant dans le parc cette mince silhouette presque immatérielle, sanglée dans un pardessus noir fortement pincé, formant avec le chien Tobie – au fait Tobie comme celui de la Bible ou Toby comme celui de Colette ? – un couple de sympathie, centre d'une bienveillance se répandant par rayonnement jusqu'à englober l'humanité entière.

Je ne songe pas à tenter un portrait. Je revois simplement Pécaut comme je l'ai vu, je le ressens comme je l'ai ressenti : un père en humanité.

Quoi qu'on en ait dit et que j'aie pu en dire nous n'étions pas dans un couvent. Notre directeur n'était pas pour nous un tout puissant abbé. Mais, à mes yeux, la communauté dont il était le cœur offrait un assez bon modèle de ce que devait être toute collectivité : une société sans rapports de domination ou d'exploitation, un monde de dialogue fondé sur la confiance éclairée par le bon sens. Pas hors du siècle rejeté. Au contraire au milieu du siècle accepté. Utopie réalisée.

Et peut-être s'explique ainsi que Saint-Cloud ait été pour moi le lieu d'une deuxième enfance, un autre Paradis perdu.

\* \* \*

Goujon, Pécaut, le sentiment qui domine en moi à leur égard est bien la gratitude.

Envers Goujon d'abord qui, après m'avoir littéralement porté au succès à travers les épreuves du concours à la sortie de l'E.N.S., me proposa, comme il me savait allergique à l'armée, d'aller accomplir mon année de service militaire en qualité d'enseignant au collège de Tartous en Syrie. Mon état de santé étant trop mauvais, je dus y renoncer. Je pris le même chemin que les autres rebelles de l'École à la préparation militaire supérieure. Goujon, toujours lui, les orientait vers le service de la météo, fondée par le général Delambre dont il avait été pendant la guerre un proche collaborateur. Tout animé de bons sentiments que je fusse envers lui il avait été impossible de ne pas sourire intérieurement avec les autres quand il nous avait livré cette confidence : - « L'artillerie lourde allemande bombardait Paris en se repérant sur la Tour Eiffel où nous étions installés. Nous étions très exposés ». Je restai fidèle à Goujon et lui écrivis régulièrement jusqu'à son départ de France.

Je restai aussi, comme tant d'autres, fidèle à Pécaut. En 1937, il vint faire un séjour à Alger chez sa fille dont le mari était, je crois, un haut fonctionnaire du gouvernement général. Nous allâmes le voir à plusieurs anciens des environs dès que nous sûmes qu'il était là. Et nous passâmes de longues heures à nous promener en bavardant avec lui sur les hauteurs d'Hydra où il séjournait. [...]

En 1938 nous allâmes tous, ceux des élèves-inspecteurs qui l'avions eu comme directeur, lui faire visite dans sa retraite de Neuilly. Nous le trouvâmes aussi présent, aussi lucide, et aussi bon.

Goujon, Pécaut, tous deux avaient été bienfaisants sur des plans différents, l'un sur celui du confort, l'autre sur celui de la pensée, c'est-à-dire de l'inquiétude. Leur double tutelle m'avait réconcilié – j'en avais besoin – avec l'autorité en faisant s'accorder ces mots apparemment incompatibles : prise en charge et émancipation, intégration et libération.

Ces deux présences étaient complémentaires : Goujon était le plus proche et la familiarité dans laquelle il vivait avec nous lui valait d'être considéré avec une plus forte dose d'ironie. Mais ce qu'il faut bien appeler son paternalisme était vigilant et efficace. Il était

comme préposé à notre bien-être. Il veillait au bon fonctionnement de la machine. Pécaut était certes d'une autre stature. Il provoquait à la réflexion. Il incitait à mettre en cause les idées reçues. Il nous exhortait à être plus en pensant mieux.

\* \* \*

Je suis devenu directeur d'école normale et, des métiers que j'ai faits c'est celui avec lequel je me suis le plus et le mieux identifié. Je crois avoir été, j'aime croire que j'ai été un bon directeur. Je me suis comporté, j'ai voulu me comporter en bon chef d'équipe, amical et entraînant pour mes collaborateurs, impérieux mais fraternel pour mes élèves. J'entendais être pour tous un incitateur à l'exigence envers soi : - « Soyez donc vous-mêmes ! ».

Puis-je dire que je me comportais en disciple de Pécaut, que je m'inspirais de son enseignement, que je me conformais à un modèle ? Si tel avait été mon propos, l'échec aurait été évident. En quoi moi, si entier, si bouillant, si peu nuancé, ai-je ressemblé à un patron si patient, si indulgent et si fin ? Car le moindre de mes défauts n'a pas été l'abandon aux pulsions de la colère lorsque j'étais trompé et déçu.

En fait j'étais à mon niveau, à la fois chargé de tâches temporelles et investi d'une mission intellectuelle pour ne pas dire spirituelle. Et j'étais disponible pour affronter les unes et pour assumer l'autre, étant aussi intéressé par l'aménagement du concret que par l'orientation des pensées et rugissant, au moins intérieurement, quand l'équilibre était rompu. Dans mon action pour mes élèves je ne séparais pas le soin et le souci de leur environnement de l'appel à la réalisation de soi, par l'exercice de la réflexion et l'acquisition du sens des responsabilités.

Sans doute dans mon esprit Pécaut était-il infiniment plus présent que Goujon. Je me demande si, dans la référence proclamée ou secrète que je faisais au passé, je ne valorisais pas inconsciemment l'influence qu'avait pu exercer sur moi mon ancien directeur et ne minimisais pas, jusqu'à l'oublier, celle de son collaborateur. Parce qu'il y avait inégalité manifeste de stature entre les deux modèles. Parce que le simple fait d'enseigner me conduisait à mettre le philosophe en vedette, tandis que les actes de l'administration, me forçant à concentrer mon attention sur des situations concrètes, me faisaient oublier l'exemple du praticien. Peut-être enfin parce que, malgré mon ambivalence, s'était établie inconsciemment dans mon esprit une hiérarchie qui subordonnait l'organisation – et j'y incluais tout ce qui touchait au *welfare* des élèves – à l'activité souveraine de la pensée.

\* \* \*

Pécaut est resté très présent en nous, les anciens de Saint-Cloud de ma génération.

Professeur d'école normale<sup>6</sup> débutant, je surpris Defond, mon directeur, ouvrir aux obsèques d'un élève son allocution avec les mots mêmes qu'avait prononcés Pécaut sur la tombe d'un jeune Cloutier : - « Nous sommes réunis par une grande douleur... »

Moi-même je l'ai si souvent cité – à vrai dire je citais plus souvent encore son père, à partir de ses entretiens quotidiens avec les Fontenaysiennes, rassemblés en un volume dont étaient pourvues les bibliothèques de toutes les écoles normales, mais mes auditeurs ne faisaient pas le détail – que cela me valut d'être surnommé Pécaut par mes élèves de Chartres.

Méritaient-ils un tel honneur ?

J'y reviens : puis-je me proclamer son disciple sur le plan intellectuel ? Puis-je dire : mon maître Pécaut ? Pas plus que tel qui allait répétant : mon maître Alain, et cela signifiait seulement qu'il avait lu de ses propos. Et encore, puis-je seulement prétendre avoir saisi la

---

<sup>6</sup> A Saint-Lô. (Note de Jean Delteil)

pensée du philosophe ? Suis-je capable d'en rendre compte ou de l'interpréter ? Lorsque j'étais à Saint-Cloud comme élève-professeur, seuls les élèves-inspecteurs bénéficiaient de son enseignement. Et de toute façon ma culture philosophique était bien trop fragmentaire et superficielle pour que j'eusse pu me hausser à son niveau si l'occasion m'en avait été offerte. Ce n'est que par le témoignage de Canac, plus tard, que j'ai eu quelque idée de sa philosophie, que j'ai su qu'il était un positiviste dont la vision ne laissait place ni aux rêveries, ni aux illusions. Et que cependant cet homme, formé par le XIXe siècle, dont les mages étaient Comte et Renan, dans la religion de l'humanité et de la science, avait sur la fin de sa vie fait bon accueil au communisme et chez lui c'était signe d'ouverture et de générosité.

Et pourtant je crois que ce n'est pas sans raison profonde que cet homme éminent a gardé une telle place dans mon esprit et dans mon cœur. C'est moins sur le plan des idées que sur celui de l'attitude que Pécaut exerça sur moi, à son insu, et sans que l'effet en fût immédiatement perçu par moi, une action déterminante. Quelles que fussent, même à mes yeux, les apparences, je sortis de Saint-Cloud plus exigeant à l'égard de moi-même, plus soumis à une éthique, convaincu qu'il fallait accorder le comportement à la pensée et en même temps se consacrer à élucider cette pensée. Ce qui s'était produit en moi, plus qu'une élévation intellectuelle, c'était une conversion morale. J'étais devenu une sorte de moine sans vœux, sans credo, sans allégeance, sans autre motivation qu'une sorte de bonne volonté, sans autre conviction que la confiance dans l'esprit, sans autre commandement que la rigueur de la démarche.

Un dernier souvenir : la réaction de monsieur V. – un des plus médiocres, hélas ! parmi les trois équipes de professeurs que je dirigeais à Angoulême – entendant nommer Pécaut : - « Ah ! C'est le seul des inspecteurs généraux que j'ai vus qui m'ait encouragé, qui m'ait aidé ! » [...]

\* \* \*

### **III. Sur la lancée**

#### **2. Sur la terrasse retrouvée : ivresse et vertige**

« Honneurs et travaux », tel était le titre d'une rubrique du *Bulletin* de l'Amicale de Saint-Cloud aussi garnie d'articles que le sont d'ex-voto les murs d'un sanctuaire. Exposés dans la revue comme autant d'actes de reconnaissance, offerts comme un tribut, ces témoignages attestaient que les travaux et les honneurs des élèves étaient aussi l'œuvre de l'École et contribuaient à sa gloire.

Je me le demande : livré à moi-même, si je n'avais pas été engagé, sans que ma volonté y eût de part, dans l'engrenage du système, serais-je entré de ma propre initiative dans un « *cursus honorum* » ? Je crois bien que si j'avais eu à entreprendre moi-même de poursuivre mes études en devenant surveillant ou maître auxiliaire dans quelque établissement d'enseignement, je ne me serais pas inscrit, comme tant d'instituteurs l'ont fait, dans une faculté ? Après Saint-Cloud, j'ai vite renoncé à parcourir sur les bancs de l'enseignement supérieur, tout en exerçant mon métier de professeur, un cycle complet d'études, de la licence à l'agrégation, contrairement à tels de mes camarades qui s'y sont obstinés, le courageux Maugard, le vaillant Yacono, qui est allé jusqu'au doctorat, Yacono, si bouillant qui déclarait : - « Il y a tellement de morgue chez les détenteurs de l'agrég' que j'ai envie d'en être pour pouvoir leur dire : - « Merde ! »... et tout de même pour savoir aussi ce que c'est. »

Je ne considérais pas Saint-Cloud comme un point de départ, mais tout au contraire comme un point d'arrivée, l'ultime objet de mon ambition. L'entrée à l'É. N. S. avait été à mes yeux un couronnement, une consécration. De sorte que je trouvais dans le succès comme la justification d'une certaine inertie, comme si j'avais réalisé à l'École mon achèvement. Satisfait de moi-même je renonçais à aller plus loin, à vouloir davantage, à entreprendre autre chose.

Ainsi Saint-Cloud ne pouvait être pour moi une aire d'où l'on s'envole, une base de départ, ni même tout simplement la première marche d'un escalier d'honneur.

Il est vrai que, professeur à l'École normale de Saint-Lô, j'ai préparé le certificat d'histoire moderne et contemporaine à la Faculté de Caen, mais, après l'avoir obtenu, je ne suis pas allé au-delà ! C'était trop épuisant par la fatigue des déplacements et trop coûteux. Car Marg., qui n'était que licenciée, se trouvait sans poste, et elle devait avoir la priorité pour préparer le certificat d'aptitude au professorat. Mais même s'il n'y avait eu le handicap de la mauvaise santé et le manque d'argent, il n'en aurait pas été autrement. Non que je fusse paresseux ou incapable d'un effort suivi. Simplement, mes intérêts, mes préoccupations étaient autres.

Je n'avais pas l'ambition de briller, d'acquérir des titres pour me valoriser. Le travail intellectuel ne pouvait être pour moi qu'étude et réflexion liées à mon expérience. Il devait me donner directement la réponse aux questions que je me posais sur les plans professionnel, politique, moral, et finalement philosophique. Pour le jeune professeur d'école normale puis d'école primaire supérieure que je fus, la recherche de connaissances était commandée d'abord par mon activité principale, l'enseignement, un enseignement dont je n'avais pas moi-même fixé les contours puisque dès le début je fus chargé d'enseigner non seulement de l'histoire et de la géographie mais aussi du français, à quoi s'ajoutèrent pour finir l'anglais et, dans des classes qui préparaient au brevet supérieur, la philosophie. L'étude, qui allait de pair avec l'apprentissage des techniques, n'était pas pour moi désintéressée. J'apprenais quelque chose pour l'apprendre aux autres. Il me fallait en même temps apprendre à l'enseigner. Ma quête était orientée. Non qu'elle présupposât des pétitions de principe. Mais elle répondait à ma situation particulière et devait satisfaire mes aspirations personnelles.

C'est selon une démarche semblable que, dans les années qui suivirent immédiatement ma sortie de Saint-Cloud, j'approfondis ma connaissance du marxisme pour aborder tout naturellement ensuite, d'une part, les philosophies matérialistes, d'Epicure à Helvétius, d'autre part, le socialisme utopique, plus précisément ce que, dans un ouvrage de la collection Colin, Bouglé appelait « Les socialismes français »<sup>7</sup>, le tout sur fond de géographie humaine et de sociologie. Une telle enquête ne pouvait s'accommoder du cadre rigoureux des certificats de licence et de leurs programmes étroitement limités.

Je dirais volontiers bien que ce mot ait un sens péjoratif que, dans le domaine de l'étude je ne pouvais être qu'un amateur. Je partais en franc tireur à la recherche d'un savoir encyclopédique. Papillonnant ? Butinant ? Oui, si l'on considère que ces mots peuvent être pris selon une acception sérieuse. En fait, mon activité intellectuelle a été toute ma vie essentiellement consacrée à l'exploration du milieu, je veux dire à l'analyse des circonstances qui m'entouraient. Resté instituteur, je me serais passionné, j'en suis convaincu, pour l'étude du terroir. Je serais peut-être devenu un érudit en matière d'histoire et géographie locales. Ainsi je n'ai pas couru les diplômes. Et j'ai été un autodidacte.

Pourtant j'ai préparé le certificat d'aptitude à l'inspection primaire et à la direction des Écoles normales, au début sous les sarcasmes amicaux de mes camarades et collègues de

---

<sup>7</sup> Célestin Bouglé (1870-1940), *Les socialismes français : du socialisme utopique à la démocratie industrielle* [1932]. Disponible en ligne : <http://classiques.uqac.ca/classiques> (Note des éditrices).

l'École primaire supérieure de Boufarik : - « Mais, mon vieux, il n'y a que les ratés pour faire ça ! Les frustrés qui cherchent une revanche ! Tu vaux mieux que ça ! ».

Une telle orientation, c'était vrai, n'allait pas tellement de soi. Car, ours à demi-léché, sujet à moitié rebelle, j'avais pour me policer et tout à fait m'intégrer, à dominer ce qui, dans ma nature, était resté sauvage et irrégulier. Et j'entendais me vaincre, mais non pas me renier, m'affirmer loyaliste tout en réclamant le droit à l'opposition, accepter ma place parmi les hommes tout en restant intransigeant quant au respect des principes.

Et cependant, en obéissant à cette vocation, j'étais conséquent avec moi-même, j'allais dans le sens du développement et de l'approfondissement de mon expérience. Je restais dans le cadre de l'institution qui m'avait formé, mais je ne céda pas à la tentation de la facilité. L'inspection n'était pas pour moi l'équivalent de l'agrégation de grammaire, cette agrégation de deuxième classe à quoi bornait son ambition l'un des désinvoltes normaliens des *Hommes de bonne volonté*. D'une certaine façon en me tournant vers elle j'accomplissais un devoir. En tout cas je ne faisais que suivre les suggestions, voire me soumettre aux incitations pressantes de mes chefs devenus mes guides et mes conseillers. Car, si je suis devenu inspecteur de l'enseignement primaire, ce à quoi je n'avais pas spontanément songé, c'est que Defond, mon directeur de l'École normale d'instituteurs de Saint-Lô, ancien Cloutier, me l'avait suggéré avec insistance et m'y avait avec persévérance conditionné. De même que, plus tard, si j'ai été candidat à la direction d'une École normale, c'est que mon inspecteur d'académie, Daugareilh, lui aussi ancien Cloutier, m'avait dit et répété : -« Allez ! Allez ! Soyez donc directeur ! »

Avancer était ainsi pour moi, tout autant qu'une progression personnelle, la confirmation d'une allégeance et d'une fidélité. Je m'affirmais, je m'épanouissais, mais dans le sein de la famille.

\* \* \*

Je suis donc revenu à Saint-Cloud pour y bénéficier d'une année de préparation au concours de l'inspection. Et cette nouvelle chance qui m'est donnée est pour moi comme une compensation des manques de mon premier séjour.

Ma vocation est désormais sans ambiguïté : à la spécialisation, au demeurant peu accessible pour moi, je préfère le service, au travail de recherche la mission d'éveiller, d'éclairer, de susciter, d'élever des hommes.

Rien n'a changé, sauf que nous sommes sous la tutelle d'Auriac<sup>8</sup> et de Canac qui ont succédé respectivement à Pécaut et Goujon.

Nous sommes une demi-douzaine. Je retrouve mon ancien camarade des Étudiants socialistes, le littéraire Lamousse, que je ne reconnais pas : le Limousin au visage plein et coloré, aux yeux à fleur de tête, à la voix de cuivre, n'a pas changé physiquement. Mais c'était un bœuf de labour qui ne levait pas la tête au-dessus du sillon et qui n'intervenait dans nos débats que pour formuler sentencieusement des remarques de bon sens. Et le voilà détaché, désinvolte, goguenard. En même temps très secret, très jaloux de son indépendance. Il ne s'attarde guère parmi nous et nous ne savons ce qu'il fait en dehors des séances obligatoires de travail collectif. J'apprends non sans étonnement qu'il a commis un roman, mais quand je me hasarde à y faire discrètement allusion, il décourage avec un sourire ma curiosité : - « N'en parlons pas ! Pêché de jeunesse ! »

Les autres m'étaient inconnus : deux Cloutiers plus anciens, Arnould et Samalin, l'un, le Lorrain, tout rond, blond et rose, l'autre, le Languedocien, svelte, brun et presque olivâtre,

---

<sup>8</sup> Oscar Auriac (1878-1949) fut directeur de l'ENS de Saint-Cloud de 1935 à 1942 et succéda à Pierre-Félix Pécaut directeur de 1926 à 1935. (Note des éditrices)

tous les deux fort terre-à-terre, rassis plein de sérieux et de mesure. Deux *outsiders* : venant de La Rochelle, Blondel au masque décharné et quelque peu grimaçant, aux yeux étincelants derrière les lunettes, qui s'enivre de dialectique, et Adenis, le brun Creusois, bourré de complexes et de scrupules, doutant de lui, mais ambitieux, laborieux, obstiné. Deux comparses : le grassouillet luxembourgeois Ulveling qui, parmi nous, respire après un an passé dans l'Allemagne hitlérienne à l'université bavaroise de Pasing. Il nous décrit les fastes nazis. Avec une verve vengeresse, il mime les chefs défilant, bombant le ventre, qu'il a déjà bedonnant, pour Göring, se mettant à claudiquer, la bouche tordue dans un rictus comme Goebbels, enfin, tel une marionnette, successivement raidi et déglingué, et il est Hitler. Le Libanais au nez et à l'œil assyriens, Nsouli, n'est qu'un hôte de marque. Il est musulman. Son père était dans l'armée turque un proche de Kemal, mais il ne l'a pas suivi dans son entreprise de construction nationale de la Turquie qui le laissait, lui, Arabe, indifférent. C'est un grand seigneur. Quand on a besoin d'argent dans la famille, on vend un village.

Si nouveaux que nous fussions les uns pour les autres nous discussions comme s'il s'agissait d'un débat interrompu la veille.

Nous ne formions pas un salon puisque les femmes étaient absentes. Nous nous comportions comme au Café du Commerce. Nous abordions, devant le Luxembourgeois effaré et le Sunnite dédaigneux, tous les sujets.

Nous formions bloc, non par l'attachement à un dogme, mais par le goût d'en discuter. Un jeu de stéréotypes par lequel on prétend résumer en trois termes la psychologie des peuples et qui, à en juger par la formulation, doit dater d'avant 1914, me revient en mémoire :

Un Anglais, un idiot ; deux Anglais, deux idiots ; trois Anglais, le plus grand empire du monde ;

Un Allemand, un savant ; deux Allemands, une organisation ; trois Allemands, la guerre ;

Un Français, un cuisinier ; deux Français, une conversation ; trois Français, un ménage... etc... etc...

Ne fallait-il pas, comme au jeu de massacre, renouveler les cibles et, de même qu'on dit : un Hollandais, un théologien ; deux Hollandais, une église ; trois Hollandais, un schisme, dire : un Français, un intellectuel ; deux Français, une société de pensée ; trois Français, une proclamation ?

Nous travaillons une ou deux fois par semaine sous la direction d'Auriac. Il nous en impose par son information immense et par son exigence au travail<sup>9</sup>

Auriac ! Le visage est rond, aux yeux soufreteux derrière d'épaisses lunettes. Le corps est épais, aux mouvements lourds et précautionneux. La voix est fluette comme celle d'un malade, la diction interrogative, est presque dolente. Mais cette apparence, où la fragilité se combine à la pesanteur, cache une vigilance universelle et infatigable. Et si l'approche des problèmes est prudente et minutieuse, les conclusions, formulées avec un apparent détachement, comme les constats, n'en sont pas moins d'une généreuse fermeté. Cet ours pyrénéen a la sagesse et l'autorité de Baloo.

Nous savons qu'il est originaire de Saint-Girons, qu'il a fait ses études à Toulouse où il a noué une étroite amitié avec Vincent Auriol à qui, dit-on, il prête son appartement pendant les vacances. Mais cela ne l'a pas empêché de rester fidèle au radicalisme. Il a été professeur de philo à Pau, inspecteur d'académie à Agen puis à Bordeaux où son passage a été marqué par de considérables réalisations dans le domaine des œuvres scolaires.

---

<sup>9</sup> J'ai témoigné de ce que fut pour nous cette présence, à la fois bienveillante et contraignante, dans ma contribution à un hommage que publia l'Amicale des Anciens élèves lorsqu'il mourut. J'aimerais bien la retrouver. (Note de l'auteur)

Il me manifeste d'emblée tant d'affection et de confiance que je crains que mes camarades me croient le préféré. Mais non ! Mais non ! Sa disponibilité et sa vigilance sont égales pour tous. Mon ancien collègue à l'École normale de Saint-Lô, Cobast qui m'a précédé ici d'un an, vient de se faire coller aux épreuves écrites du concours. Il a du bon sens et de la fermeté de caractère. Mais ce scientifique ne sait pas écrire. Auriac, qui, nous rapporte-t-il, a subodoré à la lecture de sa copie un Cloutier, s'est acharné en vain à le sauver. Mais il ne l'a pas perdu de vue et, dès que ce sera possible, il lui fera confier l'intérim d'une circonscription d'inspection primaire.

La bienveillance d'Auriac n'était certes pas indulgence ni complaisance car il avait des hommes, appuyée sur une mémoire sans défaut, une connaissance sans illusion.

Elle n'en était pas moins universelle. – « Encore un chou chou d'Auriac » s'exclame un membre de la commission des épreuves pratiques du concours lorsque je comparus devant elle. Notre directeur, officieux, attentif, efficace, était comme situé au centre d'une immense toile de relations et d'informations. Paternalisme ! Mais impartial. Peut-être Auriac était-il pour nous plus un patron qu'un maître. Mais sa bienfaisance faisait accepter sans réticence cette autorité omniprésente.

Curieuse permutation des inscrits. C'est avec Canac, le successeur de Goujon, que nous dialoguons le plus librement.

Il double Auriac dans notre préparation à l'inspection, nous entretenant particulièrement de la pratique pédagogique : enseignement de la lecture, de l'orthographe, du calcul...

Son visage, taillé à coups de serpe, m'est déjà familier. Je l'avais remarqué parmi ceux des élèves-inspecteurs du temps où j'étais élève-professeur.

Nous savons qu'il a brillamment passé des certificats d'études supérieures de philosophie et qu'il a exercé les fonctions d'inspecteur de l'enseignement primaire à Romorantin. Il associe rigueur et clarté, pénétration et liberté de jugement. Il est de la génération formée par Pécaut. Et il a gardé pour le maître une profonde admiration. Il nous en cite avec une sorte d'attendrissement les propos pleins de sagesse et d'humour.

Avec Canac je me trouvais franchement en sympathie. Du fait de notre communauté d'origine car, son nom et son accent rugueux l'indiquaient assez, il était d'une terre d'oc proche de la mienne ? Sans doute. Mais surtout parce qu'il était solide, net, que je me sentais proche de lui par l'inspiration, les choix et l'approche des problèmes.

\* \* \*

Samalin, Blondel et moi-même qui avons amené nos femmes, logions dans un hôtel meublé tout proche de l'École, rue de la Paix.

Chaque ménage était réduit à deux pièces. Marg. et moi occupions l'une, Raymonde, la bonne originaire de Puylagarde que nous avait procurée Madame Artis<sup>10</sup>, et Lucienne, qui avait un an et demi, l'autre. Pour la cuisine et la toilette, l'installation était des plus sommaires.

Marg. fut employée comme institutrice suppléante d'abord et pour peu de temps à Sèvres-les-Bruyères, puis, jusqu'à la fin de l'année, à l'école de filles du centre, à Saint-Cloud.

---

<sup>10</sup> Egalement originaire de Puylagarde, dans le Tarn et Garonne, Madame Artis avait été professeur de sciences physiques au cours complémentaire de Montauban, Eugène Delteil l'admirait profondément. (Note de Jean Delteil)



Nous ne manquons pas d'argent : grâce au « tiers colonial » dont j'avais bénéficié en Algérie et aux leçons particulières que j'y avais données nous disposions d'une confortable avance.

L'hiver est glacial. L'hôtel est mal chauffé. Les murs de nos chambres ruissellent. Lucienne est atteinte d'une broncho-pneumonie.

Un soir, à la fin de sa visite, le médecin me prend à part : -« Vous savez, elle a cinquante chances sur cent... » Je suis terrifié et écrasé. Vais-je payer de la mort de mon enfant le plaisir de cette année privilégiée ? Ai-je sacrifié ma fille à mon ambition ! Une ambition qui n'en est pas même une, simple obéissance à l'impulsion reçue, docilité à la seule suggestion du milieu professionnel. Cela me fait horreur et je me fais horreur.

Toute la journée qui suit nous restons au chevet de l'enfant, inerte et qui paraît respirer à peine. Est-ce la fin ?

Non, nous dit le soir le médecin, elle est sauvée.

Ainsi j'échappai au deuil et au remords. Et pourtant le souvenir que j'ai gardé de mon angoisse est affreux. Pour la première fois de ma vie j'étais passé par le désespoir, avec le sentiment d'être impardonnable pour avoir de ma propre initiative, créé l'occasion du possible malheur.

Etant élèves-inspecteurs et donc présents à Paris nous ne pouvions pas ne pas aller à la réunion annuelle des Anciens de Saint-Cloud qui se tient au Café de la Régence. J'y retrouve Defond. A peine lui laissé-je le temps, dans mon contentement de moi, de me demander si ça va : « Ah cette fois, je suis lancé ! »

Cette année supplémentaire, je la vécus intensément, dans une activité fébrile.

Déjà la préparation directe au métier et au concours qui y conduisait prenait pas mal de temps : présence aux séances de travail, préparation d'exposés et de comptes rendus, visites d'écoles et de classes sous la conduite d'inspecteurs chevronnés. Je m'y appliquais avec zèle et conviction, comblant mes lacunes – importantes en psychologie – par des lectures appropriées que j'effectuais évidemment la plume à la main.

En plus je suivais à la Sorbonne des cours à vrai dire bien décevants. En psychologie le morne Guillaume débitait son livre, en feuillets ultra-minces de papier à cigarettes. En sociologie, Albert Bayet, désinvolte et persifleur, s'amusait à conter les mœurs des Gaulois d'après la description qu'il en avait faite dans le premier chapitre d'une histoire de la morale en France dès le premier tome interrompue. C'était évident : il avait sacrifié en lui le penseur et le chercheur au rôle de grand prêtre de la laïcité. Son collègue, le catholique Millot, au visage bonasse, fut éblouissant dans son premier exposé, un commentaire de « l'art de conférer ». Mais le reste de son cours ne valut pas tripette, bavardage et ressassage éternel qui exaspérèrent les étudiants avant de vider les gradins. Il était consternant : chez lui la parole tenait lieu de pensée. Allergique mais régulier, je m'imposai de « passer » le certificat de morale et sociologie. Je le fis avec aussi peu d'éclat que de conviction.

L'important pour moi c'était le cours que donnait Siegfried au Collège de France sur la géographie électorale de la France. Cette année-là il traitait du Languedoc. Je fus convaincu que j'avais trouvé mon terrain de recherche. C'était décidé : j'aborderais selon son esprit l'étude du comportement politique du Midi Toulousain. J'osai me présenter au maître. Il fut très accueillant, très encourageant. Il m'emmena chez lui, rue de Courty, où je commençai à consulter le Barodet<sup>11</sup>.

---

<sup>11</sup> Désiré Barodet (1823-1906) : ancien instituteur, maire de Lyon (1872), représentant à l'Assemblée nationale (1873-1876) et député de la Seine (1876-1896). *Le Barodet* désigne le document établi à chaque nouvelle

M'occupait fort aussi la préparation des cahiers d'information du militant que m'avait confiée Delmas : dépouillement de documents et d'articles de presse, montage avec rédaction de chapeaux d'introduction. Travail exaltant où je me haussais, tout au moins en intention au niveau de l'entreprise d'Albert Kahn...

Labeur sans lendemain : la guerre allait mettre fin pour toujours à mon travail personnel de recherche et interrompre pour longtemps activités militantes et espoirs de la gauche.

Du moins cette frénésie affairée éloignait-elle de moi toute préoccupation hors de l'instant, toute inquiétude quant à l'avenir. Bien plus, je la considérais comme valorisante et profitable par elle-même. Parallèlement à ma formation pédagogique, j'approfondissais, croyais-je, ma réflexion politique. Alors même que je prenais du recul et de l'horizon, je me préparais enfin à aborder les réalités et les responsabilités. Je me considérais comme mieux informé, mieux éclairé. Je me sentais plus sûr, plus maître de moi. Je m'épanouissais. Je débordais d'enthousiasme. Alors que je me dispersais dans tant d'activités différentes, côtoyant la politique, m'attaquant à la sociologie tout en me préparant consciencieusement à mon futur métier et en sortant volontiers dans Paris, je connaissais la joie que l'on éprouve quand on croit avoir trouvé sa voie. Au moment où s'achevait ma formation et où j'allais échapper aux tutelles en devenant responsable et autonome, j'éprouvais l'orgueil d'être reconnu, apprécié et soutenu. J'allais enfin m'installer dans la vie. J'allais pouvoir être moi.

\* \* \*

Nous assistons, dépêchés par Auriac, à l'un des débats de l'Union pour la Vérité qui se tiennent sous la présidence de Guy-Grand, noble et digne barbu, dans un local ténébreux de la rue Visconti. L'ancien président du conseil italien, aujourd'hui exilé, Nitti, un Méditerranéen bedonnant, expose qu'il y a une grande différence entre le *Duce* et le *Führer* : Mussolini ne croit pas à ce qu'il raconte. Il assume un rôle. Mais Hitler croit à ce qu'il dit. Et il a annoncé ce qu'il allait faire. Il doit être pris au sérieux et même au tragique...

Toujours sur le conseil d'Auriac - c'est pour nous une injonction – nous voilà dans le clair-obscur d'une salle tout en lambris de la Sorbonne où se tient une réunion de la Société Française de Philosophie sous la présidence de Léon Brunschvicg olympien, avec son front immense et son regard dont la pénétration semble faire fi des apparences.

Raymond Aron – sur un corps comme désarticulé, un visage caricatural comme un masque : oreilles décollées, nez busqué, bouche à la fois ironique et amère – vient d'exposer, avec la froideur du détachement, sur la relativité en histoire, la fragilité de la démocratie, l'incertitude de l'avenir de l'humanité, des vues qui indignent le massif Victor Basch. Celui-ci, dont tout le corps tremble, clame d'une voix de tribun, son inébranlable conviction : la liberté est née en Grèce ; elle n'a pas cessé d'éclairer l'homme dans sa marche ; elle est une lumière qui ne s'éteindra jamais ; elle l'emportera. Son interlocuteur lui répond avec une courtoisie glacée que rien n'est décidé d'avance, que rien n'est acquis, que tout au plus peut-on considérer – mais c'est concédé du bout des lèvres, comme par lassitude – qu'à très, très long terme, peut-être, la raison et la morale pourraient se montrer par leur cohérence, plus efficaces et solides que les passions et la violence...

C'est évidemment Raymond Aron qui a raison hélas !

Comme nous l'entreprenons après la séance sur un propos tenu par son ancien maître Brunschvicg : - « Je crois au Dieu de Malebranche, de Spinoza... », il nous déclare que nous n'y avons rien compris : Brunschvicg est parfaitement athée. Bien plus, il est convaincu de

---

législature, pour recueillir les engagements électoraux des députés élus. Pour plus d'informations, voir <http://crhxix.univ-paris1.fr/spip.php?article343>. (Note des éditrices)

l'inutilité de toute métaphysique. C'est son influence qui l'a déterminé, lui, Aron, à porter sa réflexion sur l'histoire. Qu'un tel langage soit tenu par un philosophe nous stupéfie. Et nous restons muets...

Aron est brillant et dur comme le diamant. Auriac nous raconte que quand il a soutenu sa thèse Brunschvicg lui a déclaré : - « Vous n'avez fait aucun progrès... C'était parfait. C'est toujours parfait. »

Nous suivions les cours des deux professeurs chargés conjointement de l'enseignement de la philosophie à l'École, tous deux juifs, mais aussi dissemblables que possible. Le consciencieux Dreyfus-Lefoyer était toujours là. Son cours fort complet et même exhaustif, sans interrogation et sans surprise, nous laissait indifférents. Celui du délié Raymond Aron, où, hors de toute considération de programme, il nous livrait ses réflexions sur les philosophes de l'histoire, de Machiavel à Sorel et Pareto en passant par Hobbes, était provoquant et impressionnant.

A l'optimisme idéaliste il opposait la pratique des politiques. Cachée ou non par le discours, c'était la *Realpolitik*, celle qu'avait menée Bismarck, celle qui inspirait Hitler.

Il venait de faire en Allemagne un séjour de plusieurs années au cours duquel il avait pu observer la montée du nazisme que visiblement il exécrait, mais qui le fascinait. Il avait été socialiste et s'était donné une connaissance approfondie de Marx. Il appréciait en lui le critique rigoureux de l'économie mais il rejetait son prophétisme manichéen porteur de condamnations sans appel. Au nom de la laïcité et du réalisme, il pourfendait les illusions. Ainsi la lumière dissipe les nuages. Sans vouloir renoncer à ma foi je reconnaissais la portée de ses vues. Alors que nous désirions tant continuer à vivre dans le XIXe siècle, sa rigueur en écartait les mythes et nous nous découvriions désarmés et nus au bord de l'abîme.

Pour un peu nous lui en aurions voulu, comme si c'était lui qui nous y avait conduits.

Et à la vérité, dénonçant le danger nazi qui portait avec lui la menace de guerre, il était effrayant, alors même que, vidant de toute espérance le credo révolutionnaire il était démobilisateur. Cobast que je revis lorsqu'il vint subir à Paris les épreuves écrites du concours et qui avait fait en sa compagnie son service militaire au fort de Saint-Cyr où l'on formait des soldats pour la météo, me dit qu'au long de l'année écoulée où il avait été son auditeur, il ne s'était pas privé de l'engueuler : - « Mon vieux, tu es décourageant. Tu ne fais que détruire. Tu n'apportes rien de positif. »

Soumis aux douches répétées de cet enseignement, je ne pouvais me complaire dans la quiétude et la torpeur. L'ivresse que je tirais de mon activité et l'euphorie que me procurait mon succès personnel ne me délivraient pas durablement de l'angoisse face aux perspectives de notre avenir collectif. L'espérance du Front populaire était morte. Le gouvernement de Léon Blum avait été renversé par le Sénat. L'hebdomadaire de la gauche, *Vendredi*, venait de se saborder. Le radical Daladier était président du Conseil.

Certes, je ne soupçonnais pas quelle allait être l'ampleur du désastre. Car la catastrophe alla bien au-delà de ce que j'avais pu imaginer. Ce ne fut pas seulement la guerre, puis la défaite, puis l'occupation avec tout ce qu'elle révèle, et la décadence de l'Europe en tant que centre de puissance, avec la perte de prestige qui suivit et la mise en cause de notre civilisation. Il y eut ensuite la découverte des horreurs du totalitarisme, le génocide nazi et, plus horrible encore si possible, car il n'allait pas de soi, le Goulag. C'était insupportable, l'assassinat de l'espoir, l'anéantissement des perspectives politiques, le cruel démenti infligé aux mythes par le comportement de ceux qui s'en réclamaient.

Dès cette époque cependant je sentais comme beaucoup que la guerre était proche. Je la considérais comme quasiment certaine. Et je me rendais compte que nous étions idéologiquement et moralement mal armés pour l'affronter. Je n'étais nullement convaincu

par les efforts des pacifistes, pas plus de leur bien-fondé que de leurs chances. J'étais encore sous le coup de la lecture de *L'ère des tyrannies* d'Elie Halévy dont l'analyse était aussi impitoyable que celle de Raymond Aron. Et avant eux Valéry nous avait avertis que notre civilisation, comme les autres qui l'avaient précédée, était mortelle. A l'instar de l'Hamlet européen, je frissonnais moi aussi sur ma modeste terrasse inclinée et branlante face à l'inconnu.

Je ne savais pas que le monde où j'aspirais à m'intégrer était déjà condamné, que la société où je me préparais à me faire ma petite place dans l'*establishment* était près de s'effondrer, mais je vivais dans la crainte. Malgré mon dynamisme, brûlé par la fièvre de l'avenir, j'étais envahi par l'angoisse.

Comment mon épanouissement personnel pouvait-il coexister avec la prescience du malheur public ? Comment pouvais-je me contenter d'avoir trouvé ou cru trouver un havre quand tout l'horizon était si menaçant ? Comment expliquer cette contradiction ? Par un aveuglement semi-volontaire ? Ou s'agissait-il d'un existentialisme – avant la lettre – à courte vue, aussi dérisoire que la supplication de la Du Barry : – « Encore une minute Monsieur le bourreau ! » Tout se ramenant alors à l'égoïsme et à la lâcheté et s'exprimant en ce monologue intérieur : - « Ça va bien pour moi donc tout va très bien. » A moins que l'insouciance ne fut affectée, comme celle qui avait illustré trois ou quatre ans plus tôt cette chanson de Paul Misraki et Ray Ventura qui faisait comme un pied de nez au destin :

« *Tout va très bien, Madame la Marquise...* »

Oui le « tout va bien (bis) » était suivi de l'énumération en ordre croissant des catastrophes survenues :

« *Et cependant il faut que l'on vous dise...* »

Le thème était le même, avais-je remarqué que celui d'une narquoise fable de Gascogne. Ce qu'il signifiait, c'était : - « A quoi bon gémir ? On ne peut passer son temps à se lamenter. Il faut bien continuer à vivre. »

Ainsi, dans les soubresauts de la fièvre et malgré le titillement de l'inquiétude, je refusais la désillusion et le découragement.

Après la guerre, quand la France, d'abord vaincue, s'est retrouvée parmi les vainqueurs, n'ai-je pas repris, n'avons-nous pas tous repris le train de vie interrompu ?

Quelle que soit l'explication de notre comportement je ne trouve pas de raison d'en être fier.

Peut-être tout de même y eut-il, sous-tendant les gestes de la comédie où l'on faisait comme si, volonté de garder lucidité et sang-froid, de vivre « sous le signe de la durée » comme l'avait dit Léon Blum, en accédant à la fonction, combien précaire, de président du Conseil au temps du Front populaire. Auquel cas nous aurions été plus résistants que veules. Le refus de prendre en compte le malheur aurait été défi à la réalité, protestation de la vitalité, affirmation du besoin d'être et de persévérer.

### **3. Cloutier à vie**

Le gouvernement de Vichy avait supprimé le concours d'aptitude aux fonctions d'inspecteur de l'enseignement primaire et de directeur d'école normale avec le propos de recruter dans ces postes d'autorité des hommes à sa dévotion. Mais on n'était pas allé jusqu'à annuler la dernière session pour laquelle les inscriptions avaient été enregistrées et que seule la guerre avait empêché de se tenir.

Je passai donc les épreuves écrites en décembre 1941 à Poitiers. Je revois cette équipée : les trains bondés où l'on montait et descendait voyageurs et bagages par les fenêtres des couloirs, l'hôtel plein du vacarme des bottes des soldats allemands et les rires des filles, où je passai une nuit blanche, la salle glaciale du Rectorat où nous composions, ma main

moite finissant par se bloquer et ne pouvant plus écrire que tenue et poussée par la main gauche, enfin, dans un journal, trois lignes pour annoncer que les Japonais avaient bombardé Pearl Harbour.

Était-ce possible ? Dans la nuit de nos misères et de notre détresse, la lueur des bombes porteuses de mort à l'autre bout du monde était perçue par moi comme un signe d'espoir. Je voyais dans cette attaque, comme dans la guerre contre la Russie déclenchée par Hitler au début de l'été une bonne nouvelle. L'élargissement du cataclysme promettait le renversement de la situation.

Je fus convoqué pour les épreuves orales à Paris. C'était, je crois, en mars 1942. C'est alors que je revis les Delmas affamés. J'allai à Saint-Cloud et, comme je montais l'avenue du Palais, stupéfaction, je reconnus Auriac qui, maladroitement perché sur un vélo, la descendait en bolide. Je retrouvai aussi les camarades venus de la zone libre. Au restaurant Adenis baissait la tête et jusqu'à ses oreilles, jetait des regards furtifs à droite et à gauche, épouvanté par la hardiesse des propos que nous tenions, ceux de la zone occupée. Au centre d'examen de la rue Mabillon un candidat qui était de Marseille arborait la francisque à la boutonnière. L'insigne de la Légion ! Adenis allait me répétant à ce sujet : - « Tu sais, je résiste, je résiste, je résiste, mais je suis soumis à des pressions terribles. Certes les temps étaient amers. Et pourtant la comparaison de cette servitude et de notre liberté donnait à rire. Cocasse antiphrase. Ou du moins détournement des mots qui ne pouvait dissimuler cette évidence qu'en zone occupée tout était clair, qu'en zone libre tout était ambigu.

Sitôt annoncés les résultats de l'examen, on nous fit remplir des notices. Demandions-nous un poste immédiatement ? J'étais pris de court. Je n'y avais nullement songé. Mon seul souci, en me présentant, avait été de prendre un gage pour l'avenir. Nous nous interrogeons du regard entre copains : - « Qu'est-ce que tu fais ? » Un haussement d'épaules, une moue : la réponse était un oui résigné. J'indiquai que ma femme étant professeur à Fontenay-le-Comte, je souhaitais être nommé dans l'Académie de Poitiers aussi près que possible de sa résidence.

Quelque temps après une lettre d'Auriac m'apprit, avant que ne me parvint un avis officiel, que j'étais nommé... à Fontenay-le-Comte. Je n'y comprenais rien. Le poste avait été effectivement vacant à la rentrée d'octobre. Mais il était pourvu depuis quelques semaines par un Monsieur H. recruté sur titres, selon les nouvelles modalités annoncées. Lorsque j'avais appris mon admissibilité aux épreuves pratiques et orales du concours, je m'étais même présenté à lui pour lui demander l'autorisation de l'accompagner dans deux ou trois inspections afin de me familiariser de nouveau avec l'école primaire et il avait fort aimablement accédé à ma requête. Que s'était-il passé ? Quoi qu'il en fût, j'avais bonne mine ! Je ne pouvais que faire figure de faux jeton à ses yeux.

Tout s'éclaira lorsque, le jour venu de la réception de ma nomination, je vis paraître chez moi Monsieur H. Contrarié certes, mais sûr de lui, il me déclara que cette décision n'avait aucune chance d'être maintenue. Et il me révéla qu'il était protégé par l'équipe qui entourait le ministre Chevallier. C'était un professeur d'université, connu comme bergsonien, qui s'affirmait déterminé à rechristianiser l'enseignement public. Je dis à mon interlocuteur que, n'étant nullement pressé et me trouvant tout à fait étranger à la procédure en cours, j'en attendrais avec philosophie la conclusion. La conversation m'avait appris que Monsieur H. n'avait pas été nommé titulaire du poste. Le cabinet du ministre, à Vichy, l'avait simplement chargé de l'intérim. Pour les services du Ministère, restés à Paris, qu'ils eussent été mis au courant ou non, ce que je ne sus pas, le poste était resté vacant et ils l'avaient, tout à fait normalement, pourvu.

Il ne se passa rien.

Le hasard voulut qu'à ce moment le Maréchal, sous la pression des Allemands, fût contraint de congédier Darlan et de rappeler aux affaires Pierre Laval. Le ministère de l'Éducation nationale fut confié à l'historien Jérôme Carcopino dont la première déclaration d'intention, qui se référait au bon sens populaire : « l'instituteur dans son école, le curé dans son église », me fit respirer.

Du coup mon concurrent était éliminé sans recours.

C'était un comble ! Je bénéficiais d'un évènement qui marquait la conversion définitive du gouvernement à la politique de collaboration !

Cette affaire eut une retombée : je reçus d'Auriac une coupure d'un journal, *Au pilori*, qui faisait profession de pourchasser les juifs et les francs-maçons. L'article dénonçait la persistance dans l'Éducation nationale de la puissance et des méfaits des grands pontifes de la Troisième République, les Auriac et compagnie. En voulait-on un exemple entre autres ? Le ministre avait nommé inspecteur de l'enseignement primaire à Fontenay-le-Comte un père de famille nombreuse, candidat à l'agrégation, fidèle au Maréchal, irréprochable à tous égards. On venait de le remercier. Pour le remplacer par qui ? Par un « ancien candidat socialo-communiste à la députation, franc-maçon ou sympathisant ». Ainsi j'étais désigné comme un ci-devant, d'autant plus dangereux qu'il était camouflé !

Point n'était besoin de chercher d'où venait le coup. Lorsque je m'étais présenté à celui qui allait être à notre insu à tous deux mon très bref prédécesseur, je n'avais pas craint de lui confier mon indignation contre les persécutions raciales ou politiques et mon horreur du totalitarisme nazi. Et si lui avait fait comme il se devait profession de foi dans le Maréchal et d'adhésion aux principes de la révolution nationale, je ne lui avais pas caché que j'étais libre de toute allégeance. En tirant parti de mes confidences il avait vraiment extrapolé. Son dépit d'être évincé était une explication, mais pas une excuse. Bah ! Comme toutes les époques de violence, ce temps de la défaite et de la collaboration était inévitablement aussi celui des rancunes et des revanches, des dénonciations et des menaces, des vengeances et des éliminations. Il fallait s'y faire sans se laisser faire.

Ainsi comme les roses, mes lauriers allaient avoir des épines ! Au fond de la Vendée, l'honneur d'être de Saint-Cloud m'avait suivi, mais c'était pour me compromettre. J'étais, quoique j'en eusse, catalogué comme membre d'une mafia qu'il fallait mettre hors d'état de nuire. Du moins cette assimilation dangereuse avait le mérite de clarifier les choses. Il n'y avait plus d'équivoque. Quel soulagement !

J'étais prêt, je l'écrivis à Auriac, à adresser une mise au point au journal. – « Gardez-vous en bien » me répondit-il. Il avait raison, évidemment. Mais je ne pus me retenir de profiter des réunions du certificat d'études pour dire aux instituteurs que j'étais issu du dernier concours et que j'entendais travailler en bonne entente avec eux au service de l'enseignement public dans la fidélité à son idéal. J'avais besoin de relever le défi.

Ainsi je me proclamais solidaire d'une institution vilipendée et tenant d'un régime déchu. J'allais garder le titre de Cloutier comme on garde celui de Maréchal ou de ministre, à vie.

\* \* \*

Mes débuts dans l'inspection ne manquèrent pas de cocasserie.

La pièce maîtresse du premier courrier que je reçus dans l'exercice de mes fonctions était une copieuse lettre d'injures que m'adressait une institutrice irascible en me retournant un rapport d'inspection qu'elle refusait de signer. Au bout de peu de jours je vis paraître une dame toute en dentelles essoufflée et melliflue. Venant d'apprendre que l'inspecteur avait

changé Madame B. accourait pour s'excuser auprès du nouveau et lui raconter sa vie. Elle était en guerre avec le maire à propos de l'escalier d'accès à l'école, qu'il se refusait à faire réparer, malgré son évident mauvais état, dont la preuve était qu'il y avait fait lui-même une méchante chute, un jour qu'il était venu disputer avec la dame à ce propos. Mon prédécesseur, invité à effectuer une démarche conciliatrice, avait profité de son passage pour procéder à une inspection. Celle-ci avait mal tourné. Je crois que sur le fond monsieur H. avait vu juste. Mais il n'avait pas eu la manière qu'il fallait. Après avoir obtenu la signature qu'exigeait la réglementation du rapport contesté je vins à mon tour en inspection à Mervent. Un sabre était accroché au mur derrière la chaire de la maîtresse : Mme B. était la veuve d'un militaire de carrière. Elle voulut bien signer mon propre rapport. Je ne doutai pas que ce fut sans enthousiasme.

Dans les mêmes jours, à la première école privée que je visitai je fus accueilli avec effusion par la mère supérieure : - « Vous n'êtes pas un étranger pour nous, Monsieur l'Inspecteur. » - « Comment donc ? » - « Vous êtes des nôtres. » Le téléphone vendéen était décidément lent à fonctionner. Pas à tous les niveaux cependant. Mon collègue Thouroude, de Luçon, à qui je racontais ce plaisant quiproquo me dit qu'il avait été informé de la nomination de mon prédécesseur par le directeur diocésain de l'enseignement libre bien avant que l'inspecteur d'académie à La Roche-sur-Yon en sût quoi que ce fût. Les choses certes rentrèrent rapidement dans l'ordre. Au bout de quelques semaines, le bon Terrassier, le « cantonnier » de La Châtaigneraie, qui entretenait des relations correctes avec le curé doyen du lieu, réputé pacifique, me rapporta de lui ce propos : - « Votre inspecteur, on le connaît. C'est un ennemi du gouvernement. C'est un communiste. »

Plus impressionnante pour moi fut l'affaire de La Tardière, objet de ma première sortie. Dans cette petite commune voisine de La Châtaigneraie l'ouverture d'une école privée de filles avait vidé d'un coup l'école publique. Le maire réclamait le local libéré pour y ouvrir une école privée de garçons. L'inspecteur d'académie demandait un rapport. Je commençai par une inspection de l'école publique subsistante. Mon prédécesseur y était passé quelques jours avant et, dès le lendemain de sa visite, le maître, se croyant tranquille pour un temps, avait cessé de tenir un journal de classe, considéré comme le seul document propre à garantir que le travail était quotidiennement préparé. Il était confondu et paralysé de terreur. La découverte fut également un choc pour moi et aussi un enseignement.

Je me dis aujourd'hui, aujourd'hui seulement comme je rédige ces souvenirs, que le passage de mon prédécesseur à La Tardière n'était sans doute pas plus fortuit que son déplacement à Mervent, qu'il avait probablement vu le maire, que seul le temps lui avait manqué pour établir son rapport et que, dans cette hypothèse, le déroulement et l'issue de ma propre visite peuvent s'expliquer par les propos qu'avaient échangés les deux hommes.

J'allai donc voir le maire, qui vivait tout près dans une résidence ancienne et cossue. C'était un géant, avec une loupe sur le front. Je m'étais informé : il exerçait la profession d'avoué. Il avait la réputation d'un homme de combat. Il comptait bien, à la fin de la guerre, m'avait-on rapporté, exercer la fonction de procureur du roi à La Roche-sur-Yon. Notre entrevue fut brève. Mes questions l'impatientèrent vite. Une objection que je lui présentai le mit en fureur. Il se dressa en grommelant : - « C'est une honte. » Je me levai et sortis de son vaste salon le plus lentement possible, ses rugissements sur mes talons. Allait-il vraiment me mettre le pied au derrière ? Je sortis sans dommage. La porte était déjà refermée quand j'enfourchai ma bicyclette.

Ce premier rapport que je rédigeai fût peut-être le plus laborieux, sans doute un des plus médités et des plus argumentés et certainement aussi le plus prudent en toute une carrière. La conclusion n'en était pas moins défavorable au projet. L'inspecteur d'académie

s'y rallia et également, ô surprise !, le préfet. Mais le préfet régional – c'était un amiral : on était gouverné à l'époque, m'avait dit Delmas, par des hommes dont l'autorité était évaluée en tonnes - on disait : des 35 000, des 25 000 tonnes – nous donna tort. L'administration centrale fut parfaite. Elle annonça l'envoi en mission extraordinaire d'un inspecteur général qui ne vint jamais.

L'ennui, c'est que le maire de La Tardière, fort de ses appuis, s'était déclaré sûr du succès. Dans les mois qui suivirent son exemple fut suivi par une bonne demi-douzaine de maires des cantons de Pouzauges et de La Châtaigneraie<sup>12</sup>. Et la position de refus à laquelle je me tins avec insistance me valut d'être définitivement catalogué.

Éprouvants débuts ! Mais si je me mets à revivre par le menu les combats d'arrière-garde que je menai alors ne vais-je pas oublier définitivement mon propos qui est de définir mes rapports avec Saint Cloud ?

\* \* \*

Quand je considère ce passé, je dois m'avouer que, tel le taureau dans l'arène, je me jetais sur le leurre, cape ou muleta sans voir le matador.

Je me suis souvent expliqué à moi-même pourquoi je ne suis pas entré dans la Résistance. Je souhaitais de tout cœur la défaite de l'Allemagne nazie que je pus considérer bientôt comme probable puis comme certaine. Je me réjouis de cette perspective, mais je ne m'engageai pas. Et je m'avise seulement aujourd'hui qu'il n'y eut même pas débat en moi à ce sujet. Ce n'est qu'après coup que j'ai mis à jour les objections qui eussent pu me retenir et qui sans doute inconsciemment me retinrent.

Ce qui est certain, c'est que, dans la Vendée, où je me trouvais exilé, la présence de l'occupant n'était pas tellement voyante et ses exactions n'étaient ressenties pour la plupart que très indirectement. C'était dû sans doute à l'éloignement des théâtres d'opération, aux structures d'une société rurale et aux ressources d'une économie agricole l'une et l'autre très fermées, très traditionnelles, difficiles à contrôler et maîtriser, et aussi peut-être au fait que la division allemande cantonnée à Fontenay-le-Comte avait à sa tête, je le sus après la guerre, un général particulièrement pacifique et prudent, frère d'un penseur catholique en renom et lui-même antinazi. Par ailleurs, j'étais totalement isolé, et d'abord du fait d'une fonction qui m'empêchait de me confier sur place à qui que ce fût. Je n'eus même de poste de radio qu'à partir du moment où, les Allemands étant entrés en zone libre et ayant ainsi réuni la France, je pus aller en récupérer un chez mes parents à Montauban.

Mais si la guerre était si lointaine et si mal perçue et si l'issue m'en paraissait de plus en plus évidente, ce qui était présent et obsédant et menaçant pour l'avenir, c'était Vichy. Dans cette Vendée où tous les notables pétinisaient, où l'Église toute puissante et bénéficiant de toutes les faveurs de l'État pouvait enfin croire avoir triomphé des principes de 89, je me trouvais paradoxalement partisan de l'ancien régime promis à l'anéantissement par le nouveau.

Du fond des Ardennes, pendant la drôle de guerre, j'avais dans une lettre à Auriac, évoqué cette république pour laquelle nous étions mobilisés dont j'aimais l'idée mais détestais les mœurs. Or, abattue, elle était à mes yeux redevenue belle. Et tout naturellement j'étais prêt à en découdre pour elle.

---

<sup>12</sup> Le maire de La Tardière, T., mourut assassiné à la libération. Pendant l'occupation il avait, me dit-on, trop libéralement fait expédier en Allemagne pour le S.T.O. les jeunes gens de sa commune qu'il trouvait gênants. A leur retour, l'un de ceux-ci l'abattit. Cela ne me surprit pas, ni, je dois l'avouer, ne m'apitoya. En usant sans frein de son pouvoir pour plier le droit à sa passion cet homme avait un moment incarné pour moi le fanatisme exécré. (Note de l'auteur).



Dans l'effondrement des illusions et alors que l'isolement avait mis fin aux appartenances et aux controverses il ne subsistait en moi des enseignements reçus et des convictions acquises que l'idéal transmis par l'école, que l'attachement aux « immortels principes » de 89.

Or, je constatais que Vichy n'était pas dans sa politique intérieure l'instrument de l'Allemagne. Ce gouvernement avait ses visées propres. Il représentait bel et bien la réaction triomphante après avoir été tenue si longtemps en respect. J'avais la vue vraiment courte ! Je ne peux que dire : - « Il en fut ainsi. »

Et le moins paradoxal n'était pas ceci, que ce régime abhorré, dont j'étais censé être le représentant, avant d'en être libéré par sa prochaine élimination, -dont la certitude était de plus en plus généralement admise-, j'en étais protégé par la ligne de démarcation.

Peut-être ma protestation n'aurait pas été aussi vive et aussi déterminée si, sur mon terrain d'action, ma circonscription, je n'avais retrouvé vingt ans après, la situation de mon village oublié, où mes yeux d'enfant avaient été scandalisés par la collusion manifeste et tranquille des curés et des maîtres.

Car j'entendais à nouveau calomnier et condamner l'école laïque, « l'école du crime » selon le propos tenu en chaire lors de son passage à Benet par Monseigneur Cazaux le nouvel évêque de Luçon – si je devais en croire l'instituteur publique –, et l'inspecteur d'académie Daugareilh, qui avait accueilli avec amitié son compatriote landais, en était aussi stupéfait que peiné.

La réalité quotidienne, dont j'étais le témoin indigné, ce n'était pas la guerre, aux horreurs imaginées mais non perçues, c'était la surveillance, l'espionnage, la dénonciation et la persécution des maîtres laïques, tel et tel inquiet pour des mots innocents ou naïfs, tels autres révoqués pour être francs-maçons, jetés ainsi dans la résistance et aussitôt livrés et déportés. Ces propos qui me hérissent encore je les ai moi-même entendus dans un café – peut-être à Mouilleron-en-Pareds – : – « L'instituteur Untel, pourquoi on ne le déporte pas ? » – « Ça ne serait pas une grosse perte. »

L'église militante était dès maintenant ici-bas triomphante. Daugareilh encore tout bouillant nous conta, à nous ses collaborateurs les inspecteurs primaires, comment s'était ouverte la première séance de la commission appelée à donner son avis sur les demandes de subvention formulées par les écoles privées en faveur desquelles le régime avait prévu une aide. Il avait tenu à rappeler solennellement que l'exposé des motifs de la mesure prise précisait qu'un tel secours était destiné aux établissements menacés de fermeture en raison de la dureté des temps et il avait dit sa conviction qu'il n'en était pas en Vendée une seule dans ce cas. Pour toute réponse, le chanoine Douillard, vice Directeur de l'enseignement diocésain, avait éclaté d'un rire énorme. Sur quoi, le travail sérieux avait commencé.

Donc je m'engageai de toute ma conviction et m'absorbai avec toute mon énergie dans le combat pour une cause si mal en point. Et, jusqu'à la libération, je me comportai en hussard de la république.

Je me rappelle l'hommage que me rendit, à la veille de mon départ de Fontenay-le-Comte, Bailly, secrétaire départemental du syndicat national des instituteurs reconstitué. Le début : – « Nous distinguons parmi nos chefs ceux qui sont des hommes et ceux qui ne le sont pas. Monsieur Delteil est un homme... » Et la fin : – « Monsieur Delteil a défendu l'école et son personnel. » Cette dernière partie de l'hommage, je la méritais, c'est certain. Je m'étais battu avec acharnement pour une institution qui élevait à la liberté et pour un type de rapports entre les hommes qui fût fondé sur le respect mutuel.

Ceci ne m'éloigne pas de mon propos, mais m'y ramène. En agissant ainsi je n'avais fait que rester fidèle à l'enseignement reçu.

\* \* \*

Quand la situation se renverse à la libération et que la tentation joue chez les anciens persécutés de devenir persécuteurs je m'opposai avec la même vigueur aux manifestations d'intolérance venant de l'autre bord. Je refusai de me prêter aux règlements de compte au risque de passer pour tiède, suspect et même, sans doute, d'être tenu pour un traître par les plus endoctrinés. Je fus soumis à toutes les pressions, des flatteries aux menaces voilées, en vue d'éliminer celui-ci, de favoriser celui-là dans la compétition pour les postes et la course à l'avancement. Je tirais de ma résistance même une sorte d'exaltation. J'étais sûr d'avoir raison. J'étais content de moi.

Mais il me faut renoncer à la satisfaction de revivre ces épisodes, de savourer dans tout leur détail mes démêlés avec le président du comité local de libération à qui je refusai obstinément de donner une liste des instituteurs collaborateurs. Si je l'avais fait, quels auraient été mes critères ? Je n'aurai eu d'autre motivation que la peur. Je me serais comporté comme l'instituteur M. qui accablait sa collègue Mademoiselle X. et qui acquiesça d'un hochement de tête furtivement esquissé quand je lui dis : « en somme, il faut que Mademoiselle X. soit révoquée pour que Monsieur M. soit tranquille ! » Il me faisait pitié car je l'aimais bien.

Mademoiselle X., son crime impardonnable, c'était, institutrice laïque, de se proclamer chrétienne, bien qu'elle n'allât pas à la messe parce qu'elle avait des histoires avec son curé.

Je vais me donner un instant de récréation en revenant sur ce drame, parce qu'il est plus comique qu'héroïque. Mademoiselle X., excellente institutrice d'école maternelle à Xanton-Chassenon avait accueilli chez elle en 1940 une famille de réfugiés ardennais qui ne put regagner ensuite son département d'origine en zone interdite. Elle avait employé la fille comme bonne à tout faire. Et puis à la suite d'un vol dont elle s'était déclarée victime, elle avait mis tout le monde à la porte... Pour retrouver en face d'elle, en 1944, le père, devenu président du comité local de libération. Entre temps, l'appartement de sa sœur à Boulogne-Billancourt avait été écrasé au cours d'un copieux bombardement des usines Renault par l'aviation anglaise. A la suite de quoi elle avait déclaré que si un appareil de la R.A.F. était abattu là, sous ses yeux, elle ne lèverait pas le petit doigt pour en sauver l'équipage, tandis que si c'était un avion allemand... A partir de là, elle avait tenu propos vengeur sur propos vengeur. Mademoiselle X. était une vieille fille au caractère vraiment impossible... A la libération, on voulait la mettre en prison. Et on exigeait sa révocation. Monsieur M. entré par prudence – l'imprudent ! – au comité de libération dont il était le secrétaire, taxé de complicité pour sa modération, se crut obligé de se montrer de plus en plus virulent. Où cela devint tout à fait farfelu, ce fut lorsque je vis se pointer chez moi un jeune officier des F.F.L. venu tout droit du Tchad par la Lybie : « Qu'est-ce que c'est ? Vous cherchez des histoires à ma sœur ? Vous allez voir ce que vous allez voir ! » – « Et vous, votre sœur, vous l'avez vue ? » – « Non ! pas encore. » – « Eh bien ! Allez à Xanton-Chassenon. Informez-vous. Et puis revenez. Je vous dirai alors comment, à mon avis, on peut la tirer de là. » Il reparut, la crête très basse, encore effaré... Mademoiselle X. ne fut pas révoquée ni déplacée d'office. Mais j'étais convaincu et je la convainquis qu'il lui fallait demander son changement.

Que d'autres histoires, plus ou moins cocasses, plus ou moins tristes, que je renonce à me raconter !

Tout ceci pour me confirmer que j'étais bien le protecteur indéfectible des faibles et des opprimés.

Explication ? Je fais la part de l'inconscience de la jeunesse, celle d'un caractère bouillant. Il reste l'essentiel, un libéralisme militant, offensif et même provocant. Inattentif aux contingences, j'étais aussi incommode à l'égard des pouvoirs que pour ses gardiens japonais le prisonnier Alec Guinness du *Pont de la Rivière Kwai*.

Je ne séparais pas la morale du droit. Il n'y avait pas pour moi deux manières d'être. L'administration devait être, comme l'école, libératrice. L'inspecteur devait être aussi pur que l'enseignant. – « Vous avez l'esprit d'un juriste » me dit un jour mon patron Daugareilh et c'était dans son esprit un compliment.

En mon idéalisme je ne séparais pas l'action de la pensée. En cela du moins, je me comportais en disciple de Lapie, l'homme de la *Logique de la volonté*.

Inspecteur primaire, comme plus tard directeur d'école normale, j'étais missionnaire, ou représentant en mission.

\* \* \*

J'ai eu régulièrement l'occasion, en rédigeant chaque année ma notice individuelle, de constater que la plus grande partie de ma vie s'était passée dans les écoles normales.

Quand j'ai pris ma retraite, le décompte s'établissait ainsi :

4 ans en qualité d'élève-maître,

2 ans en qualité d'élève-professeur,

1 an en qualité d'élève-inspecteur, au total 7 ans,

2 ans comme professeur,

13 ans comme directeur,

6 ans comme directeur adjoint à l'école normale d'Auteuil, au total 21 ans, et ensemble 28.

Que restait-il d'autre ?

1 an de service militaire,

1 an aux armées,

4 ans et demi dans les écoles primaires supérieures,

3 ans et demi comme inspecteur,

6 ans aux œuvres universitaires, au total 14 ans.

Or, que j'aie été professeur d'école normale ou professeur d'école primaire supérieure, inspecteur ou directeur, j'ai toujours eu le sentiment de rester attaché à la maison mère de Saint-Cloud, d'être simplement délégué par elle dans une de ses filles ou mandaté par elle pour une mission. L'année de stage en qualité d'élève-inspecteur, en me convainquant que j'allais être investi d'une charge nouvelle et en m'invitant à approfondir le sens de mes responsabilités, n'avait fait que rendre plus aiguë et plus manifeste la conscience que j'avais de cette obédience.

Et si je m'apparais aujourd'hui quelque peu singulier par la force de cet attachement, j'estime que je n'en étais pas moins exemplaire en ce sens que je constituais un cas, extrême peut-être, pur certainement.

Avant même d'avoir été gagné à la foi durkheimienne j'ai été une parfaite illustration de l'éducation telle que la concevait le père de la sociologie : le moyen pour une société d'intégrer les jeunes, de les rendre obéissants à ses lois et commandements, conformes à ses mœurs et à son esprit, selon la devise :

« Vous fûtes ce que nous sommes,  
Nous serons ce que vous fûtes. »

Il ne s'agissait pas pour moi d'appartenance nominale, d'obéissance passive, de conformisme extérieur. J'étais un clerc animé par la foi en l'homme et en la primauté de l'esprit et résolu à les servir, convaincu des vertus du savoir et du dialogue et appliqué à les promouvoir.

Mais bien que je fusse un enseignant exigeant et un chef impérieux, je ne me proposai jamais de répandre une doctrine. Mon action voulait être exhortation et éveil : « Faire penser ceux qui ne pensent pas, faire agir ceux qui n'agissent pas, faire des hommes et des citoyens », ce mot d'ordre qui me revient à l'esprit n'était-il pas du père de notre Pécaut ?

Bientôt, devenu un patron, un patron enthousiaste et dynamique, dont la fonction de chef d'établissement avait étendu la responsabilité, je me suis senti de plus en plus proche de ceux qu'il fallait bien que j'appelle les Pères fondateurs.

\* \* \*

Saint-Cloud ! Il n'était pas facile d'y entrer ! Pouvait-il être question d'en sortir ! Il aurait fallu d'abord y songer. On y était comme chez le glacier Berthillon dans l'île Saint Louis, où, dit Christiane<sup>13</sup> : – « C'est si bon qu'on a envie de ne jamais s'en aller ». Suis-je jamais sorti de Saint-Cloud ?

D'une part, effet de l'esprit de corps ou plus exactement manifestation de la solidarité des anciens élèves, j'y ai bénéficié d'un préjugé favorable et d'une bienveillance active. Je remarque en passant à ce sujet qu'il ne s'agit pas d'une franc-maçonnerie, du moins selon l'idée que je me fais de la franc-maçonnerie. Prost<sup>14</sup> l'avait dit à propos de son équipe d'intendants : on se coopte entre gens qui se connaissent, mais en choisissant et en éliminant. Car cette bourse d'échanges remonte de renseignements en renseignements jusqu'à sa source. Or, l'on peut se tromper, provisoirement, sur le niveau ou même le type d'intelligence d'un camarade, pas sur le caractère et le comportement. La familiarité de la promotion est révélatrice et elle rend les jeunes transparents les uns aux autres.

D'autre part, je n'ai pas cessé d'être fidèle à mes maîtres, plein de considération et de respect pour leur enseignement et leur exemple.

Ainsi je suis resté longtemps tributaire de l'Ecole. Sinon tout au long de ma vie active, du moins tant que j'ai vécu dans les écoles normales, j'ai gardé le contact avec l'institution et ses hommes. Avec des hommes qui m'avaient témoigné du dévouement, m'avaient pris sous leur tutelle ou m'avaient même ouvert la perspective de revenir auprès d'eux et de fermer à Saint-Cloud ma carrière.

Je ravitaillai de mon mieux Canac et Auriac sous l'occupation. Inspecteur de l'enseignement primaire au fond de la Vendée, j'étais bien placé pour le faire. Esprit de clientèle ? Non, vraiment. Car notre aide, largement offerte à d'autres, n'était délimitée par aucune discrimination et ne tablait sur aucun service rendu en retour. Nous faisons ce que nous pouvions, à la demande, d'où que vint celle-ci. A un moment nous fournissions quatorze familles parisiennes, depuis les Artis jusqu'à une juive inconnue, Malve Steckel, que nous avait signalée Mademoiselle Portier<sup>15</sup> et le problème des expéditions, avec les emballages et le retour des emballages, était devenu un cauchemar.

Après la guerre, Canac m'introduisit auprès des nouveaux directeurs de Saint-Cloud, tous anciens élèves de l'école, du sautillant et superficiel angliciste Vettier qui fut tout de

---

<sup>13</sup> Christiane Lombard, belle-sœur d'Eugène Delteil. (Note de Jean Delteil)

<sup>14</sup> Prost était directeur du COMITÉ PARISIEN des œuvres universitaires. (Note de Jean Delteil)

<sup>15</sup> Mademoiselle Portier était professeur d'italien à l'Université. (Note de Jean Delteil)

même actif et efficace dans ses efforts pour moderniser l'école, au courtois et réaliste Butterlin, un naturaliste qui avait longtemps séjourné au Mexique comme attaché culturel.

Ces contacts, régulièrement renouvelés chaque année à l'occasion des réunions de l'Amicale des anciens élèves, où je venais par amitié pour Canac, me valurent des offres de postes et des ouvertures de carrière que j'accueillis sans complexe. Parce que j'étais à cette époque actif et que j'ai toujours été disponible, prêt à rendre ou à faire servir ce que j'avais pu acquérir de savoir-faire ou d'expérience. Aucun de ces projets n'aboutit d'ailleurs. Je n'en souffris nullement, me trouvant fort bien dans ma fonction de directeur d'école normale de Chartres où j'étais alors. Vettier qui espérait ouvrir à Saint-Cloud une école normale d'instituteurs annexe songeait à moi pour la diriger. Cette perspective m'intéressait fort. Mais l'affaire en resta là. Canac de son côté me signala que le poste de secrétaire général de la Ligue internationale d'hygiène mentale, à Genève, pouvait échoir à un Français et il m'encouragea à faire acte de candidature. Je m'informai. Je fis quelques visites. Mais finalement je ne donnai pas suite. Ce qui m'arrêta, ce ne fut pas l'exigence du bilinguisme. A cette époque l'anglais m'était devenu assez familier pour que cette condition ne fût pas problème à mes yeux – aujourd'hui, je crois que j'étais un peu présomptueux –. En revanche, plus sociologue que psychologue, plus proche des géographes que des médecins, je ne me sentais pas vraiment compétent. Mais ce qui détermina ma décision, ce fut une visite, qui m'épouvanta, à l'attaché culturel de l'ambassade de Suisse. Il portait un de ces noms qui se dévissent – cela existait donc aussi de l'autre côté du Jura ! – Il parlait avec onction, d'une voix fluette. A Marg. qui s'inquiétait du coût de la vie à Genève, il répondit mélodieusement : – « Cela dépend. Le cheval revient plus cher qu'à Paris. En revanche... » Dans quel monde allions-nous entrer ? Certes, je n'avais pas érigé en doctrine le refus de parvenir, mais j'étais plébéien. – « Vous êtes franc. » Ces mots de l'inspecteur d'académie Mallion, quand je sollicitai son avis sur mon aptitude à occuper un poste exigeant souplesse et diplomatie au niveau international achevèrent de me convaincre que la sagesse était de renoncer.

Du moins, mon appartenance à Saint-Cloud a été profitable d'abord à Lucienne, admise comme auditrice libre pour préparer l'agrégation au temps de Vettier, quand l'école était au plus haut de sa renommée comme centre d'études anglaises, puis à Jean admis dans les mêmes conditions à préparer l'agrégation de sciences naturelles au temps de la direction de l'éminent naturaliste Ulrich.

C'est ainsi que tout a concouru à faire de moi un cloutier modèle : l'attachement à un idéal et le sens du service, tout comme les fidélités et les amitiés. Je ne suis pas plus sorti de Saint-Cloud qu'on ne sort de sa famille.

Expression d'un esprit de clan, selon le modèle latin, ou plus généralement méditerranéen ? Ou attachement singulièrement personnel à la tradition ? Et ce serait alors ma vertu propre, à moins qu'au contraire ce ne fût, chez un mineur resté dans la dépendance et sous le patronage des anciens, le signe d'une faiblesse, l'aveu d'un besoin d'être entouré, protégé, rassuré ?

Quoi qu'il en soit Saint-Cloud, en me promouvant, en m'encourageant à m'affirmer tout en me confortant dans mon loyalisme, m'avait à la fois calmé et intégré.

Plus précisément, c'était le second séjour que j'y avais fait dont l'action en ce sens avait été décisive car c'était alors que j'avais été appelé à renouveler ma fidélité et à mesurer ma responsabilité.

\* \* \*

Je crois m'être caractérisé, sinon distingué, par une certaine aspiration à l'honnêteté, par une volonté de résistance aux manœuvres, aux manipulations et aux truquages. Et je prends plaisir à me remémorer les incidents où je me suis montré particulièrement incommode et virulent. Un bon souvenir à ce sujet, l'entrevue orageuse que j'eus avec Yann Gaillard, alors au cabinet d'Edgard Faure. Le ministre avait décidé de confier à des intérêts privés le restaurant de la future université de Vincennes. C'était une violation de la loi. Je l'avais déjà démontré en vain à Alliot, directeur du cabinet. Le pouvoir allait passer outre. En présence de Sanarès<sup>16</sup> stupéfait j'apostrophai le blanc-bec qui, très pète-sec, l'avait en commençant pris de très haut : – « Vous qui êtes chargés de l'exécution des lois et qui devez donner l'exemple, vous les violez ! Je suis à la tête d'un établissement public. Son conseil d'administration doit être consulté. Je le saisis. » Je le fis et j'eus la joie d'obtenir un avis défavorable donné par une majorité où figuraient à côté des élus de l'U.N.E.F. communiste tous les professeurs d'université et le Recteur lui-même, tandis que les délégués étudiants fabriqués par le ministre, qui avaient perdu leur faconde habituelle, s'abstenaient ou votaient pour, je ne sais plus. L'affaire n'eut pas de suite.

Une autre caractéristique, ou du moins une autre constante : la conviction de la nécessité du dialogue, dans le respect des autres, dans l'ouverture aux objections, avec la volonté de reconnaître ce qui est juste, de se soumettre à ce qui est vrai. Dans la discussion je n'ai jamais eu affaire qu'à des égaux. Un autre bon souvenir : lors de l'inauguration de l'université de Villetaneuse, je retrouvai un de mes anciens élèves d'Auteuil, Mongeau, devenu conseiller général communiste de la Seine-Saint-Denis. Échange de compliments : – « Ah ! Vous m'avez donné du mal. Mais vous m'avez aidé car vous m'avez préparé à comprendre les étudiants ! » – « Et vous, vous nous avez aidés, car vous nous avez préparés à exercer nos responsabilités ! » Un dernier bon souvenir. Lors de la cérémonie organisée pour mon départ à la retraite, les représentants étudiants de tous bords étaient là. Et cette unanimité me surprit car j'avais eu avec tels et tels en 68 et 69 des moments vraiment très difficiles. – « Ce qui me plaît, me dit l'un d'eux, c'est qu'avec vous on peut discuter. »

Traits que j'étais content de voir reconnaître en moi. Mais je dois m'avouer qu'ils sont quelque peu contradictoires. S'ils ont pu coexister pacifiquement et même harmonieusement en moi, n'est-ce pas dû à l'action de mon école, c'est-à-dire de mes maîtres ? Le respect de la loi et celui des personnes sont-ils si spontanés, naturellement inscrits en nous ? En définitive, c'est peut-être en cela que j'avais l'esprit de Saint-Cloud, par cette présence en moi d'un moteur et d'un frein. [...]

\* \* \*

## ***6. L'École et moi***

Alors que je poursuis bien au-delà de mes années d'études ce qui n'est pas une confession mais une mise en question, une tentative pour discerner où j'en suis avec moi-même et avec les autres, je me rends bien compte que mon insistance à réaffirmer mon allégeance va de pair avec la découverte de la fin de mon appartenance, plus précisément que si, dans la recherche de mon identité, je mets l'accent sur la pérennité de mes attachements, c'est que je ressens leur caducité. Je me proclame fidèle quand s'est irrémédiablement éloigné l'objet de ma fidélité.

Il en était déjà ainsi quand, à la demande de mes propres enfants eux-mêmes en quête d'un enracinement et espérant y parvenir par mon intercession, j'ai consigné par écrit mes

---

<sup>16</sup> Sanarès était alors directeur du C.N.O.U.S., Centre National des Œuvres Universitaires et Scolaires. (Note de Jean Delteil)

souvenirs d'enfance. Mais la réalisation de cette entreprise – qui, je le constate, a débouché sur une interrogation – a coïncidé dans le temps avec le retour au pays où j'ai dû me convaincre, à des preuves irrécusables, que, n'y ayant pas vécu, je n'en étais plus. Les déclarations formelles mais tardives de loyalisme et d'amour n'y faisaient rien.

Je me dis que si j'ai poursuivi, en considérant ma condition d'abord de normalien, puis de super-normalien, c'est que, les écoles normales, j'en étais vraiment sorti. Pas seulement parce que je n'eus jamais l'esprit de corps. Surtout parce que les errances de ma vie, si modestes qu'elles aient été, avaient changé pour moi les perspectives.

Ainsi le Saint-Cloud dont j'observe avec détachement la révolte contre la menace d'un exil en province – conséquence naturelle d'un trop manifeste succès qui en a fait un double de la rue d'Ulm à la fois encombrant et commode puisque ce frère puîné est comme Poil de Carotte mal aimé, puisque ce bouc émissaire chargé de tous les péchés d'Israël peut être éventuellement jeté au désert.

Il n'est certes pas question pour moi de nier que Saint-Cloud ait constitué, ait été une part importante de moi-même. Ce que je me demande c'est : comment ai-je intégré et digéré Saint-Cloud ? Pourquoi cette maison à laquelle je me déclarais fidèle a-t-elle cependant cessé de focaliser mon attention ? Selon quel processus l'absolu est-il devenu relatif ?

\* \* \*

J'observe d'abord que j'ai fini par quitter l'enseignement primaire. Aux prises dès lors avec de tout autres problèmes, j'ai pu être tenté de minimiser l'action qu'avait exercée sur moi l'institution scolaire par où j'étais passé. Ainsi Saint-Cloud s'est-il trouvé écarté dans un coin de mon champ de conscience, rejeté dans l'ombre sinon anéanti dans l'oubli.

Il est remarquable qu'au même moment mon terroir, qui certes avait changé et où j'allais retourner étranger, me soit malgré tout redevenu très présent.

Pourtant les deux environnements étaient également condamnés, Parisot<sup>17</sup> vidé de sa substance à la suite d'une révolution agricole elle-même commandée par les exigences du marché international, l'É. N. S. dépouillée de sa fonction et promise à la disparition par le jeu d'une impitoyable restructuration. Mais dans ma pensée leur place et leur avenir ne pouvaient être les mêmes.

Revenu au village, d'abord pour y passer des vacances, ensuite avec l'idée de vieillir aux lieux où j'avais grandi, je me suis bien rendu compte que le passé était bien révolu, mais j'ai retrouvé la permanence des paysages, des attaches familiales, chez les êtres « *lo biaux* », mille résurgences de l'enfance, mille échos d'une première culture. Les retrouvailles n'ont pas été prétexte à repos et abandon mais au contraire occasion de renouvellement et en même temps de réaffirmation de soi. Pour des raisons pratiques j'ai finalement préféré m'installer au chef-lieu plutôt qu'à la campagne. N'empêche. Le pays est bien le lieu où Antée se ressaisit et récupère ses forces en reprenant pied.

Saint-Cloud ne pouvait être un pareil havre, même imaginaire. Sans doute en aurait-il été autrement si j'étais resté inséré dans les mêmes structures administratives, si autour de moi les institutions étaient demeurées stables si tout simplement j'avais continué à faire carrière conformément à la préparation et aux incitations reçues. Mais alors que l'École était devenue autre et que ses maîtres n'y étaient plus, je me trouvais dans mon dernier poste pressé par les urgences d'une administration démesurément lourde, pris dans les tensions, les manœuvres et les chantages qui caractérisaient les relations entre le pouvoir et les étudiants. L'École, dont la présence en moi, n'avait jamais été chargée de l'affectivité quasi charnelle de celle de la terre,

---

<sup>17</sup> Le village natal d'Eugène Delteil dans le nord du Tarn et Garonne. (Note des éditrices)

avait été dépossédée de son rôle sur tous les plans, aussi bien spirituel qu'utilitaire. Je n'y pensais plus guère que très marginalement, très épisodiquement.

Tandis qu'au contraire les souvenirs de mon enfance paysanne et de mon adolescence provinciale surgissaient comme des témoins irrécusables de la seule et solide réalité, celle du contact avec la terre et la nature, celle des travaux et des joies, celle de l'accord avec un environnement chaleureux et concret, ensemble syncrétique qu'allait contenir le mythe, ressenti avant d'être exprimé, de l'écologie.

Comment avais-je pu me détacher ainsi de mon École ?

\* \* \*

Une première remarque : mon appartenance au monde enseignant, très précisément celui du primaire, je ne l'ai pas vécue sans angoisse, ni sans déchirement.

Il y a eu ceci d'abord, qu'en dépit des apparences ma carrière n'a pas été sans quelque discontinuité. Les emplois que j'ai tenus, les maisons que j'ai successivement ouvertes et dirigées, les préoccupations personnelles ou des intérêts de famille impératifs m'ont contraint à les quitter. J'ai profondément ressenti ces ruptures. J'en ai souffert, et pas seulement parce que toute mutation est mutilation, suppose des sacrifices et condamne une partie du passé à la destruction et à la mort. J'ai éprouvé de surcroît un sentiment de culpabilité sinon de honte, considérant ces abandons comme une sorte de trahison.

La vie professionnelle des directeurs d'école normale qui avaient précédé ceux de ma génération s'était déroulée dans des conditions de durée et de stabilité aujourd'hui disparues. Elle s'était pratiquement limitée à une fonction et à un poste. J'étais, je crois, le quatrième directeur de l'école normale d'Angoulême, création du temps de Jules Ferry : avant moi il n'y avait eu que Chauvin, Robert et Daunoy. Je n'y suis resté que deux ans. J'étais peut-être le septième à Chartres, où ne s'étaient succédé, en plus de cent ans, qu'une demi-douzaine de chefs d'établissement, depuis Person - trente-neuf ans, si je me rappelle bien, de direction -, jusqu'à Ferré en passant par Magendie et Ozouf - j'en oublie un ou deux.

Ces hommes étaient restés dans les mémoires. Les anciens élèves me livraient leur surnom, me citaient leurs mots. Je les imaginais vieillissant, entourés de leur postérité spirituelle, honorés à l'occasion, consultés en cas de détresse. Qu'est-ce qui me faisait envier ces patriarches ? Un sentiment de vanité : le désir de maintenir le paraître quand l'être n'est plus, l'aspiration à la survie de l'influence et du pouvoir par-delà cette première mort qu'est la mise à la retraite ? Peut-être. Mais plus certainement cette conviction que trop de mobilité est génératrice de gâchis, que sans la constance il n'y a que futilité, que l'efficacité exige la continuité, que tout œuvre ne se fait qu'avec le temps.

En fait, mes changements, je ne les avais pas tellement voulus. Ils ne résultaient pas de mon initiative. C'étaient les circonstances qui me les avaient imposés ou qui m'y avaient fortement incité. Alors que je m'étais moi-même raidi, après la catastrophe de 1940 et la libération, l'évolution des institutions que je servais, bien que masquée de prétextes et de déclarations de principe, avait été brutale et profonde. Je n'avais pas été le seul à être emporté dans le tourbillon des mutations. La société dans laquelle je vivais était aussi bouleversée, le cadre scolaire dans lequel j'avais été formé et avais œuvré était du même coup disloqué. Que de contradictions, que d'ambiguïtés dans cette situation ! Et quelle perplexité pour moi ! J'étais devenu inspecteur de l'enseignement primaire dans un régime détesté. Je m'étais trouvé chargé de la direction d'une école normale alors que ce vocable couvrait désormais une toute autre réalité. Car, les nouvelles écoles normales, assimilées aux établissements du second degré dans leurs classes préparatoires au baccalauréat – mais elles étaient pauvrement



dotées et les perspectives y étaient étriquées, réduites à une année de formation professionnelle confiée à des maîtres peu ou mal préparés à leur tâche, étaient le résultat d'un mauvais compromis. Elles étaient confinées dans l'isolement et vouées à la stagnation. Informé de ce qui se faisait ailleurs, notamment en Allemagne et dans les pays anglo-saxons, j'étais de la petite minorité des directeurs qui désiraient passionnément une profonde réforme. Mais il y avait la pesanteur des habitudes, des intérêts, des idéologies. Comment changer l'institution tout en sauvant son esprit ?

De même, je voyais muer l'École normale supérieure de Saint-Cloud qui devenait productrice de professeurs agrégés et pourvoyeuse en priorité de personnel pour l'enseignement du second degré, l'enseignement supérieur et la recherche. J'étais convaincu que la mutation était inévitable et nécessaire, mais nullement certain qu'elle dût être en tout point positive. Je me demandais si, en se consacrant à la promotion des individus, elle ne compromettait pas son rôle civique, sa vocation première de rendre au peuple les fils qu'elle lui prenait. A court terme du moins, c'était probable.

Ainsi, devant les inadéquations et les carences, les inerties et les dégradations, m'étais-je partagé entre la crainte et le désir du changement, entre l'attachement et le retrait.

\* \* \*

Du moins, tant que j'avais fait carrière selon l'impulsion donnée, il n'y avait pas eu de problème majeur. Je n'avais pas cessé de me vouloir et me penser conforme au modèle imposé. C'était comme si rien ne s'était passé. Tout de l'enseignement reçu restait présent. Les remises en cause s'effectuaient dans le même cadre, selon les mêmes termes. Je n'avais pas changé de perspective. Je n'avais même pas pris de recul.

Il en fut tout autrement lorsque les circonstances me conduisirent à quitter Auteuil<sup>18</sup> et du même coup les écoles normales puis, presque aussitôt l'inspection primaire et l'enseignement. – « Vous étiez décomposé », me dit Madame Goulet directrice de l'école normale des Batignolles, que je rencontrai quelque temps après cette épreuve. Je suppose qu'elle me crut ravagé par le dépit de n'avoir pas accédé à la succession de Defond<sup>19</sup>. Mais si c'était là sa pensée elle ajoutait une erreur d'interprétation à une erreur de fait. Car je n'avais songé qu'un instant, sur l'insistance de tels et tels professeurs de l'école, à cette possibilité et je n'avais même pas fait acte de candidature. La cause de mon désarroi, c'était que le projet de rénovation des écoles normales qu'avait formé l'inspecteur général Leif avec notamment l'introduction dans la formation des élèves-maîtres de séjours pédagogiques à l'étranger dont il avait envisagé de me confier la réalisation, était condamné par l'éviction du ministère de l'éducation nationale du directeur général Capelle acquis à cette réforme. Du coup, je me trouvais sans assise et sans perspective. N'étant venu exercer des fonctions subalternes à Auteuil que par amitié pour Defond, je devenais un étranger dans la maison. J'étais comme abandonné. Et je ressentais ce rejet comme ma fermeture hors de mon passé. Je n'avais plus qu'à m'en aller. C'est ainsi que me trouvant quasiment en disponibilité, j'acceptai l'offre qui me fut faite fortuitement du poste de directeur adjoint du CO.PAR. et que j'entrai dans une administration où j'allai me trouver aux prises bien plus directement que par le passé, et à une tout autre échelle, avec les problèmes de budget et avec les passions et les manœuvres de la politique.

Certes, je m'éloignais des institutions où j'avais servi au moment où, démantelées, elles me paraissaient branlantes et caduques. J'aurais donc pu les quitter avec soulagement,

---

<sup>18</sup> Eugène Delteil était directeur adjoint de l'École normale de Paris. (Note de Jean Delteil)

<sup>19</sup> A cette époque directeur de l'École normale de Paris. (Note de Jean Delteil)

avec un sentiment de délivrance. Non. J'étais désemparé. Tout s'écroulait. Ce milieu qui m'avait protégé et soutenu ne me portait plus. Pour la seconde fois l'oiseau tombait du nid. Ce n'était pas moi qui m'éloignais de l'école, c'était l'école qui s'éloignait de moi. J'aurais voulu rester attaché et je me sentais dessaisi. Je réagissais en proscrit qui en vient à douter de la légitimité de sa cause. Je me voyais dépossédé comme « le prince d'Aquitaine à la tour abolie ».

Le pire était qu'apparemment c'était de mon fait, même si mon geste n'avait rien de spontané. Ainsi je tournais mon mécontentement contre moi-même. Il me semblait que je faisais bon marché de ma fidélité, que je reniais une foi, que, renonçant à ma mission, trahissant une vocation, je perdais ma raison d'être. Ainsi se formulait mon problème : Comment rester moi-même quand je n'avais plus de soutien visible, concret, charnel ? Abandonnant la lettre n'allais-je pas être abandonné par l'esprit ?

Pourquoi parmi les auteurs de langue anglaise, le Polonais Conrad n'a-t-il cessé de me fasciner ? Parce que, sans doute, bien que sa vie ait été autrement engagée et risquée que la mienne, que son drame ait été autrement pathétique que le mien, puisqu'une vocation souveraine, l'attrait de la mer, lui avait fait briser tous les liens, et d'abord avec sa patrie, alors qu'elle était souffrante, sa carrière d'homme et d'écrivain me révélait à moi-même en me découvrant mon inquiétude la plus constante, celle de la fidélité. Car le thème qui le hantait le plus, c'était celui de la désertion, qui faisait de ses héros des exilés coupables, dévorés par le remords de l'abandon, anxieux de se racheter par le sacrifice. Dans un domaine bien plus modeste, et selon une démarche qui n'avait rien d'héroïque, alors que je partais sans savoir où, j'ai été assailli, en pleine maturité, par la peur de l'indignité et de la déchéance.

\* \* \*

La tentation n'en était pas moins forte de mettre en cause l'école, toute l'école de bas en haut.

Plus que dans les chances qu'elle m'avait offertes, sa participation à la constitution de mon identité se révélait dans mon comportement. Je le voyais bien moi-même, comme un athée qui s'aperçoit que dans ses façons d'agir il est encore chrétien. Ainsi en fut-il aux pires moments que je connus au CO.PAR. lorsque telle règle de conduite que je rappelais, telle détermination que j'affirmais provoquaient chez mes auditeurs blasés d'abord la stupéfaction, puis, selon les personnes, l'ironie ou la commisération.

Alors il m'arrivait de me demander un instant si je ne devais pas me libérer d'une formation irréaliste et trompeuse qui m'encombrait de scrupules et de tabous, ou tout au moins reconnaître qu'il était vraiment impossible de lui rester fidèle à la lettre sinon en esprit. N'étais-je pas fondé à rejeter l'École, au demeurant élément secondaire d'un système politique en pièces, qui ne m'avait muni que de schémas inadéquats ? Le temps du sevrage n'était-il pas enfin venu ?

Sorti de l'enseignement, j'étais contraint de constater que seul le monde enseignant ressemblait – et encore ! – à celui qu'on m'avait enseigné.

Là-dessus survint la « crise de civilisation » de 1968, comme pour me faire admettre que l'univers où j'avais vécu, s'il avait réellement existé en dehors de moi, était bel et bien désintégré.

Tout l'édifice des convictions transmises en était ébranlé. Et l'endoctrinement reçu, ainsi que les institutions qui l'avaient dispensé, balayés comme par un cataclysme, n'étaient plus que des structures désarticulées.

Je concluais que j'avais manqué de réalisme en ce sens que je n'avais pas prêté attention à la vie qui débordait dans tous les sens l'école, que je n'avais appréhendé qu'une part minuscule de la richesse et des ressources des hommes.

C'était, bien tardivement, la fin de l'âge des illusions ou plutôt de l'aveuglement entretenu et prolongé en moi par mon confinement dans l'univers scolaire. N'était-il pas temps de constater l'échec de toute une famille d'esprits qui avait cru pouvoir rationaliser le comportement des hommes et leur histoire ? Devant les déchaînements baroques de l'humanité ne fallait-il pas être à la fois plus modeste et circonspect et plus attentif et accueillant ?

Au mieux, l'éducation scolaire avait fait de moi un homme du XIXe siècle égaré dans le XXe, plongé hors des avenues rectilignes et éclairées des disciplines dans la nuit orageuse des faits. Je n'étais plus accompagné de certitudes mais confronté à l'inconnu et réduit aux interrogations. L'école qui m'avait formé ne m'apparaissait pas seulement insuffisante, elle n'était pas seulement déconsidérée à mes yeux par son inefficacité et ses carences. Je percevais ses mensonges, ses hypocrisies, ses ambiguïtés et jusqu'à ses silences qui tenaient à sa position subordonnée. Par delà l'institution que j'avais cru autonome et libératrice je voyais transparaître un Etat devenu redoutable par son omniprésence, ses exigences et ses moyens d'action. L'école n'avait jamais été pour lui qu'un instrument parmi d'autres. Oui, qu'il était tentant de dénoncer à travers elle une entreprise monopolisatrice et stérilisante !

Nos maîtres nous auraient donc trompés ?

Non.

Mais ne s'étaient-ils pas trompés ? N'avaient-ils pas vécu avant moi la même désillusion ? Ici je me référerai à B. à qui Pécaut, alors qu'il survivait à Alger à tant de désastres, avait confié qu'il était le plus malheureux des hommes. Me revenait à l'esprit le désespoir d'Auriac, retiré, aveugle, à Bordeaux, essayant de se convaincre que son fils, qui s'attendant à être arrêté par les Allemands s'était suicidé, n'était pas mort. Ils représentaient le XIXe siècle que le rugissant et hilare Léon Daudet avait décrété stupide pour avoir cru en l'homme et au progrès, le XIXe siècle que le XXe démentait si cruellement.

Je me disais qu'il en est des éducations comme des romans d'anticipation ou des prospectives qui poursuivent sur la lancée. Le malheur est que l'histoire n'est pas rectiligne, que les époques, comme les générations, ne s'affirment qu'en s'opposant ; ce qui est vrai chez les paysans et les princes défiés par les héritiers l'est aussi dans les écoles littéraires et artistiques, la vie des nations, le choc des civilisations. Le malheur, c'est aussi que l'humanité ne se comporte pas selon la logique de la volonté comme le proposait Lapie<sup>20</sup>. Elle est réellement imprévisible et n'en finit pas de se surprendre. Tout est ouvert, et tout est incertain.

Je n'avais donc pas été trompé. Il ne pouvait être question de renier mes tuteurs. Simplement j'avais été trop littéralement fidèle. Je n'avais pas su extrapoler. Je ne m'étais pas avisé que l'école ne pouvait se suffire. Considérer comme digne d'intérêt l'environnement extra-scolaire avait excédé mon audace. J'avais continué à fixer mon regard sur mes maîtres, au lieu de le tourner vers l'extérieur. J'avais eu peur de sortir.

Ainsi je m'étais contenté de l'encyclopédisme, c'est-à-dire des apparences. En ce sens, l'éducation m'avait tenu lieu d'expérience, l'école avait été pour moi le substitut du monde. Sans le savoir, j'avais été depuis l'enfance voué à la clôture.

Mais sans doute mon erreur la plus grave avait été l'excès de confiance dans l'institution, l'enseignement, le langage. J'avais cru les choses d'autant plus faciles à saisir

---

<sup>20</sup> Paul Lapie (1869-1927), universitaire, contribua au processus de démocratisation de l'école républicaine et fut le co-fondateur de *L'Année sociologique* (1898) avec Emile Durkheim et Célestin Bouglé. Il participa à l'autonomisation des sciences humaines par rapport à la philosophie. Certains de ses textes les plus importants ont été réédités : Paul Lapie, *Ecole et société*, Textes choisis, introduits et présentés par Hervé Terral, coll. Logiques sociales, L'Harmattan, 2004. (Note des éditrices)

que je les avais imaginées conformes aux mots. Moi qui faisais fi du discours, je m'y étais laissé prendre. Je m'étais considéré à trop bon compte objectif.

Ainsi avais-je fait en donnant la priorité au « conditionnement » sur l'édification. Suffit-il d'élever les gens dans la liberté pour les faire libres ? Si tout leur était donné, sans de leur part, exigence et combat, quelle pouvait être leur capacité d'ambition et d'endurance ? Stendhal prétend que le plus mauvais des gouvernements, celui de la Rome pontificale, formait des hommes complets, inventifs et indomptables.

Je concluais que ce ne sont pas les institutions qui garantissent la liberté, c'est la force de résistance des individus.

Tout au moins fallait-il, me disais-je, que les êtres fussent respectés, traités humainement et qu'ils eussent la foi, qu'ils fussent engagés et prêts à se battre pour leur idéal. La conjonction n'allait pas de soi. Il s'en fallait.

Ma déception tenait à la conception à la fois trop ambitieuse et trop passive que je m'étais faite de l'éducation et de l'homme. J'avais été en même temps trop assuré et trop peu exigeant, trop peu attentif à la construction des êtres par l'intérieur.

\* \* \*

L'ami Smets à qui, provoqué, j'avais donné à lire, il y a deux ans, les souvenirs que je venais de fixer, de mon enfance parisotaine, me gourmandait : - « Tu sembles faire un double complexe. Tu parais te reprocher de ne pas être resté fidèle, d'avoir trahi ou tout au moins abandonné, de n'avoir pas fait ce que tu aurais dû. Mais, mon vieux, dès cette époque tu étais déjà autre, tu avais choisi, tu étais parti... Et en même temps tu sembles plein de rancune à l'égard d'une école à laquelle tu reproches de t'avoir mutilé ou aliéné. Et ce d'autant plus que tu as consacré ta vie à la servir. Mais, mon vieux, toute éducation est mutilante et aliénante. Et il faut qu'il en soit ainsi. C'est la condition d'une renaissance... »

Je souris parce qu'il me parut sur le moment qu'il y avait incompatibilité entre ces deux mises en cause. Mais, à y réfléchir, je me convainquis que mes deux sujets de mécontentement, bien réels, n'étaient que les deux faces d'une même inquiétude, qu'autant qu'à l'école qui m'avait formé, je m'en prenais à moi-même pour lui avoir trop bien obéi. Il n'y avait qu'un problème : celui des rôles joués respectivement dans la détermination de ma destinée par ma nature propre et par l'institution.

Ainsi, au moment même où je faisais une pause à mi-chemin dans l'examen de la deuxième étape de ma vie, celle justement où l'école était devenue prépondérante dans mes pensées et mon activité, où elle avait tout éclairé, et en même temps, pour parler comme Bossuet, tout « offusqué » de son ombre, je me demandais, d'une part, si je n'en étais pas toujours au même point, si j'avais jamais fait vraiment ma mutation et, d'autre part quel avait été le rôle de Saint-Cloud dans la structuration et le raidissement de ma démarche intellectuelle et morale.

Mon passage à l'E. N. S. avait-il été déterminant dans mon style d'existence et mon choix de valeurs ? L'enseignement que j'y avais reçu avait-il eu des effets positifs ou négatifs ?

Je crois que, lorsque j'arrivai à Saint-Cloud, j'étais déjà, sur le plan intellectuel, formé. Ce qu'il y avait de plus solide, peut-être de plus valable dans mes habitudes de pensée et mes méthodes de travail, je l'avais acquis. Les meilleurs de mes maîtres, pour ce qui était de l'éveil à la curiosité et de l'entraînement à l'exigence, étaient déjà passés. Leur enseignement m'avait intellectuellement bien équipé en m'entraînant à la liberté de jugement sans laquelle il n'est point d'existence personnelle. Je me rendais compte que cette formation avait ses limites et, en même temps, je ne pouvais que rester attaché à ce que je lui reconnaissais de valorisant.

Sur le plan de l'étude mon premier Saint-Cloud n'avait donc été l'occasion ni d'une conversion ni d'un élargissement. Je n'y avais trouvé que des perspectives étriquées, des modèles inadéquats. L'objectif était alors le succès à la 2<sup>e</sup> partie du certificat d'aptitude au professorat des écoles normales et des écoles primaires supérieures. La sortie marquait l'achèvement de la formation officielle reçue mais ce couronnement était aussi une fermeture. Un cursus m'y avait conduit avec d'autres selon un fléchage impératif où nous butions à chaque carrefour sur des interdictions de sortie ou des culs-de-sac. Sans doute, à condition d'avoir une forte dose de volonté et de bénéficier de circonstances favorables, on pouvait, de sa propre initiative, entreprendre à partir de là des études universitaires. Mais je n'avais pas eu le choix. Je m'étais trouvé, à la sortie de l'École, hors d'état de répondre à une vocation de *scholar*.

Je crois que du fait de ce curriculum inopérant et sans attrait, des tendances ou des tentatives que je ne considère pas comme positives se trouvèrent confortées en moi. C'est peut-être tout ce que je peux reprocher à l'enseignement alors reçu de m'avoir permis d'aller dans le sens où j'étais tenté d'aller. Il y aurait eu une double carence, double passivité, Saint-Cloud m'ayant laissé devenir ce que je n'avais que trop propension à être. Tout s'en était mêlé, l'insuffisance de la spécialisation, l'absence d'initiation aux techniques de recherche d'un côté, mes habitudes mentales, mon manque de décision et l'effondrement de ma santé de l'autre.

D'ailleurs, dans l'engrenage des hasards qui m'avaient propulsé là où j'étais à la fin de ma carrière, je devais le reconnaître, l'École avait bien joué indirectement un rôle déterminant par l'effet des camaraderies, des relations, des solidarités et des réputations qu'elles font.

Il serait donc inexact, au sens littéral, d'affirmer qu'elle m'avait enrhumé. Car elle m'avait présenté à plusieurs reprises au cours de la vie, des ouvertures sur des perspectives très diverses. Et si telle ou telle n'avait débouché sur rien, si telle possibilité ne s'était pas concrétisée, ç'avait été l'effet des événements extérieurs ou de ma façon de réagir aux événements.

Quant à l'abstention politique où, si peu de temps après la sortie de l'École, je m'étais cantonné, comment l'expliquer ? Sans doute l'école normale de Montauban dont je venais avait été trop pleine de contradictions et agitée de trop de conflits pour faire de moi un conformiste. Par ceux de mes professeurs qui avaient été pour moi des guides elle m'avait préparé à vivre dans le système mais en m'incitant à le dépasser pour rester fidèle à son inspiration. Je n'en étais pas sorti embrigadé. Était-ce accident si une nouvelle fois je m'étais à la sortie de Saint-Cloud trouvé en crise et si finalement j'avais renoncé à militer ?

\* \* \*

Fallait-il se contenter de voir là un effet négatif du mandarinat, de dénouer l'insuffisance de mon éducation trop exclusivement intellectuelle ? Qu'il y ait en moi refus des compromissions ou incapacité à vivre, choix délibéré ou simple lâcheté, affirmation de volonté ou aveu d'impuissance, manifestation d'indépendance ou retraite dans la passivité, ne s'agissait-il pas plutôt d'un problème personnel dont je devais faire mon affaire ? N'avais-je pas manqué de réflexion et de rigueur ? Ne m'étais-je pas abandonné à la facilité et aux apparences, aux pulsions et aux tentations de la seule vanité ? Ne devais-je pas me reprocher, sinon l'hypocrisie, du moins l'inconscience, l'indifférence, l'inattention, pour tout dire l'inconsistance et la légèreté ?

Ici, je me pose une nouvelle question : comment se fait-il que, spontanément si tourmenté, j'aie été à Saint-Cloud intellectuellement si peu inquiet. Comme s'il y avait eu concomitance entre le succès scolaire et le non dépassement intellectuel. Comme si, devenu solidaire d'un ordre qui, en m'admettant, me valorisait, je m'étais installé dans les

commodités et la satisfaction du privilégié ? Je ne remettais en question ni le régime social qu'il s'agissait simplement d'accorder avec ses principes, ni les bases même de la pensée qui devait aspirer à la science et se guider selon la raison. Je n'ai alors procédé à aucune « révision déchirante ». Comment cela s'est-il fait ou plutôt ne s'est-il pas fait ? Comment, alors que je me voyais moi-même actif et conquérant, ai-je réalisé si peu de progrès dans l'élaboration de ma vision personnelle du monde ? S'agissait-il d'un cas particulier de l'incompatibilité assez générale entre le dynamisme et l'analyse ? Ou dois-je chercher l'explication dans la pesanteur de ma nature, la plasticité de mon caractère et, pour dire plus simplement, dans ma paresse et ma mollesse ?

Quoi qu'il en ait été, je le vois avec le recul, j'étais à l'entrée dans l'âge adulte bel et bien déterminé et de longtemps. Ma vie s'est bien organisée à partir des acquis de mon enfance et de mon adolescence. Mon évolution ultérieure, que je ne soupçonnais pas, à laquelle je ne songeais pas, que je n'avais nullement la tentation d'imaginer, et qui m'aurait fort surpris si elle m'eût été dévoilée, me paraît, sinon parfaitement cohérente, du moins dans son apparente discontinuité, porteuse de certaines constantes.

Impossible de nier qu'il y eut identité malgré les moments de trouble et d'incertitude, et jusque dans la persistance des contradictions, entre l'enfant discipliné, avide de savoir et de justice, que j'avais été à l'école élémentaire et au cours complémentaire, l'adolescent révolté de l'école normale<sup>21</sup>, le jeune homme exigeant et fragile qui s'était épanoui à Saint-Cloud et le patron libéral et ombrageux que j'étais devenu. De même qu'il y avait continuité de l'action de l'école primaire, où m'avait été inculqué le civisme, à celle de l'école normale et de l'école normale supérieure qui avaient fait de moi un boursier chargé d'une dette et d'autant plus disposé à servir. Désavouer l'école, ce serait me réduire moi-même à néant.

Finalement je me suis donc convaincu que ce n'est pas par hasard si ont pu coexister en moi l'inquiétude et la discipline, le besoin d'affirmation de ma personnalité et l'obéissance à l'éducation reçue. Il y avait accord ou convergence entre mon fond psycho-biologique et l'action de l'école si longtemps omniprésente dans mon environnement.

\* \* \*

Ainsi ai-je été conduit à tenter de me connaître et de m'expliquer à partir de l'appréhension de moi-même dans mon temps.

Était-ce vraiment l'école ou moi ? Ne devrais-je pas plutôt dire : l'école et moi ? Au lieu d'incriminer la seule institution je peux aussi bien tourner ma critique envers moi-même. Après tout il n'a tenu qu'à moi.

C'est ainsi que j'ai été amené à m'interroger sur moi-même, à me demander si l'origine de mes angoisses n'était pas dans mes propres lacunes et carences. De la critique du temps et du système je suis passé à la mise en question de mon propre comportement. Tel a été le mécanisme : à partir de l'examen d'une situation j'en suis venu, par la description d'une d'une genèse, à la tentation et à la tentative de définir ou tout au moins de cerner une nature.

Et si je me suis attaché à analyser, interpréter et reconstruire ma personnalité d'adolescent, c'est sans doute avec l'espoir de faire apparaître dans les contradictions mêmes, l'unité, en retrouvant des permanences, en découvrant des résurgences, en mettant à jour, dans la suite des comportements, une continuité. [...]

\* \* \*

---

<sup>21</sup> E. Delteil et ses camarades avaient réussi à faire révoquer leur directeur d'école normale à Montauban. (Note de Jean Delteil)

Annexe :

**Table des chapitres du 2<sup>e</sup> volume du manuscrit autobiographique  
d'Eugène Delteil**

Cette table a été communiquée à Danielle Alloin par Jean Delteil dans une lettre adressée de Montauban le 25 octobre 2009. Le volume complet s'intitule : *Boursier II Provincial à Paris*. Ce tome comporte les chapitres et sous-chapitres suivants ; y figurent en gras les chapitres communiqués et publiés ici.

- Poursuite de l'enquête
- I. Dans la salle d'attente
  - o Montée à Paris
  - o Retour en arrière
  - o Prisonniers mais...
  - o Coexistence sans communion
  - o La nostalgie de l'utopie
  - o Acharnement et incertitude
- II. Au haut du belvédère
  - o **1 : Parvenus**
  - o **2 : Tutelle émancipatrice**
  - o 3 : Ambiguïtés de la vocation
  - o 4 : Folklore
  - o 5 : Cantonnement dans le périscolaire
  - o 6 : Ecole buissonnière à travers les mythes de la ville
  - o 7 : Engagement en deçà du marxisme
  - o 8 : Epreuves et choc, affres et émois de la sortie
- III. Sur la lancée
  - o 1 : Chute hors du nid
  - o **2 : Sur la terrasse retrouvée : ivresse et vertige**
  - o **3 : Cloutier à vie**
  - o 4 : Entre la nostalgie et l'expérience
  - o 5 : Venue au monde
  - o **6 : L'école et moi**
- Clôture de l'enquête
  - o 1 : Traits d'une nature
  - o 2 : Limites d'une existence
  - o 3 : Conversion ou éternel retour